

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

pour un an	20 fl.	30 fl.
pour six mois	12 fl.	16 fl.
pour trois mois	7 fl.	9 fl.

Les 5 premières lignes à 50 timbre
compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION,
à La Haye, Lager Nieuwstraat,
derrière le Prinsgracht, No 21.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES
ANNONCES,
chez M. Van Weelden, libraire,
Spui, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent
être envoyés à la direction francs de port.

LA HAYE, 3 Janvier.

Nous avons rapidement passé en revue dans deux articles la politique générale et des principaux événements de l'Europe. Partout où nous portons nos regards, nous apercevons du mouvement sous le rapport matériel et intellectuel, sous le rapport politique et religieux. Il serait superflu de résumer les faits, attendu que la plupart des événements sont pendans et que les questions les plus importantes n'ont pas encore reçu de solution. Nous ne saurions contester que les faits sont dominés par un principe fixe, invariable, le principe de la paix.

Ce principe n'est pas un principe artificiel, mais nécessaire; ce n'est pas celui des hommes, mais celui de Dieu. L'époque actuelle comme pleine de dangers, ne s'arrête qu'à la superficie des choses. De tout temps les passions se sont fait valoir, mais elles ont rarement trouvé dans les circonstances, ainsi que dans la situation des états et des peuples, une digue aussi puissante que dans ce moment où l'on ne connaît qu'un seul malheur, la guerre, un seul danger, la subversion de l'ordre social.

Quand nous parlons du principe de la paix, nous entendons par là celui de sa propre conservation. Devant ce besoin, dont sont pénétrées presque toutes les classes de la société, disparaît l'agitation des manœuvres anti-sociales, car le nombre de ceux qui ont encore quelque chose à perdre est, Dieu merci, beaucoup plus considérable que le nombre de ceux qui ont encore tout à gagner.

Sur le papier, dans les journaux, dans les brochures, il y a assez d'agitation, mais cela vient principalement de ce que de nos jours on imprime tout ce qui est devant soi, sans en avoir besoin. Il ne suffit plus d'avoir une opinion, il est de mode à présent de la publier, de la rendre publique. Cependant la presse, en se livrant à un flux et reflux qui peut répandre la fécondité, ne constitue pas l'histoire. Ses flots ne sont que passagers, mais ils rentrent bientôt dans leur lit. L'agitation causée par la presse est passagère, tandis que la paix a plus que jamais jeté de profondes racines dans la vie des peuples.

On a vu se jeter les yeux sur la France. Quel bruit! Quel bruit! Et cependant quelle sécurité dans cette grande République, qui reproche de vouloir la paix à tout prix. Est-ce que le gouvernement qui la veut? Pourrait-il vouloir la paix si le peuple ne la voulait pas? En France, la nation a tous les moyens possibles pour exprimer sa volonté, et cependant personne n'oserait affirmer que la révolution a plus de chances de succès en France qu'en Allemagne. Ce n'est pas seulement la sagesse et la prudence qui conseillent la paix; on se sent éloigné de la guerre par instinct.

Quel que soit le parti que nous portions sur les faits, que nous soyons catholique, protestant, ami de la lumière, dissident, absolu, libéral, etc., nous sommes tous unis par le principe de la paix, de la civilisation sociale qui, sous toutes les conditions, préfère la loi à la force. Ainsi, la discussion ne peut manquer

d'être vive et même passionnée, mais les actes n'en seront que plus réfléchis.

Qui pourrait raisonnablement et consciencieusement prétendre que l'Europe éprouve des craintes et des doutes au commencement de cette année? Ceux-mêmes qui voudraient envisager la véhémence des débats comme un résultat, seraient cependant obligés de reconnaître que nulle part la violence ne s'est fait jour, qu'au contraire toutes les opinions dissidentes tendent à se rapprocher, que tous les partis gravitent vers le centre de l'ordre public et légal.

Voilà en effet, ce que nous voyons partout. Le besoin de supprimer en Angleterre les lois qui les obstacles n'a pas été aussi impérieux que celui de conserver un ministère; le meilleur peut-être, qu'on puisse avoir dans une époque de crise. L'église grecque a tendu la main à l'église romaine. Quelque démocratique que soit le ton du Message de M. Polk, on verra bientôt que ce langage du président des États-Unis ne pronostique pas des hostilités. La guerre se fait au Caucase, dans le Punjab, à Alger; partout le monde civilisé détourne les yeux de ce moyen extrême; si l'on est obligé d'y recourir, comme on le fait en ce moment contre Rosas et Madagascar, ce n'est qu'après avoir essayé toutes les autres voies, et pour arriver à la paix.

Les princes et les peuples, les gouvernements et les états cultivent la paix avec ardeur et dévouement. Faut-il énumérer tout ce qui l'année dernière a été commencé, continué et achevé dans ce but? Nous croyons qu'il suffit d'avoir fait connaître le point de vue sous lequel il faut l'envisager.

Nous disions plus haut que les événements étaient encore pendans. Au Caucase, à Alger, dans les possessions britanniques, aux Indes, nous ne voyons que la continuation de la politique conquérante de la Russie, de la France et de l'Angleterre. Schamyl succombera-t-il? Abd-el-Kader sera-t-il soumis? La domination anglaise s'étendra-t-elle sur le Punjab? Nous croyons qu'on peut répondre à ces questions d'une manière affirmative, si on les envisage du point de vue de la civilisation; cependant, il se pourrait que la politique anglaise, qui spéculé sur le démembrement des royaumes de l'Inde, parvienne le plus sûrement au but, tandis que la guerre ouverte que font la Russie et la France peut durer encore de longues années.

Le Roi a accordé à M. Schelfhout, membre de l'Institut royal des Pays-Bas, l'autorisation d'accepter et de porter les insignes de chevalier de l'ordre de Léopold, que lui a conféré S. M. l'empereur des Belges.

Le Handelsblad annonce tenir de bonne source, que par suite de plusieurs circonstances et notamment de la non réussite de la récolte 1845, la Société de Commerce des Pays-Bas a décidé qu'elle n'aurait pas de marchandises de printemps, au-delà de 200,000 balles, se composant exclusivement des qualités supérieures qu'elle a en ce moment en magasin.

Pendant l'année qui vient de finir 2018 navires sont entrés dans le port de Rotterdam et 2007 en sont sortis. Les arrivages de l'année 1844 ne s'élevaient qu'à 1843 et les appareillages à 2053, ce qui constitue une augmentation de 175 pour les arrivages et une diminution de 44 sur les appareillages.

donnait sur le potager, est condamnée, et la rouille rouge ses gonds; il y a même plus: pour que d'ignobles marchands ne souillent pas de leurs regards vulgaires l'intérieur de l'enclos aristocratique, une cloison de planches est appliquée aux barreaux jusqu'à la hauteur de six pieds. Il est vrai que les planches ne sont pas si bien jointes qu'on ne puisse glisser un regard furtif entre les intervalles; mais cette maison est une maison sévère et qui ne craint point les indiscrétions.

Dans ce potager, au lieu de choux, de carottes, de radis, de pois et de melons, poussent de grandes luzernes, seule culture qui annonce que l'on songe encore à ce lieu abandonné. Une petite porte basse, s'ouvrant sur la rue projetée, donne entrée en ce terrain enclos de murs, que ses locataires viennent d'abandonner à cause de sa stérilité, et qui depuis huit jours, au lieu de rapporter un demi pour cent comme par le passé, ne rapporte plus rien du tout.

Du côté de l'hôtel, les marronniers dont nous avons parlé couronnent la muraille, ce qui n'empêche pas d'autres arbres luxuriants et fleuris de glisser dans leurs intervalles leurs branches avides d'air. A un angle où le feuillage devient tellement touffu qu'à peine si la lumière y pénètre, un large banc de pierre et des sièges de jardin indiquent un lieu de réunion ou une retraite favorite à quelque habitant de l'hôtel situé à cent pas, et que l'on aperçoit à peine à travers le rempart de verdure qui l'enveloppe. Enfin le choix de cet asile mystérieux est à la fois justifié par l'absence du soleil, par la fraîcheur éternelle, même pendant les jours les plus brûlants de l'été, par le gazouillement des oiseaux et par l'éloignement de la maison et de la rue, c'est-à-dire des affaires et du bruit.

Vers le soir d'une des plus chaudes journées que le printemps eût encore accordées aux habitants de Paris, il y avait sur ce banc de pierre un livre, une ombrelle, un panier à ouvrage et un mouchoir de batiste dont la broderie était commencée; et non loin de ce banc, près de la grille, debout devant les planches, l'œil appliqué à la cloison à claire-voie une jeune femme, dont le regard plongeait par une fente dans le terrain désert que nous connaissons.

Presque au même moment, la petite porte de ce terrain se refermait sans bruit, et un jeune homme, grand, vigoureux, vêtu d'une blouse de toile écarlate, d'une casquette de velours, mais dont les moustaches, la barbe et les cheveux noirs extrêmement soignés juraient quelque peu avec ce costume populaire, après un rapide coup d'œil jeté autour de lui pour s'assurer que personne ne l'épiait, passant par cette porte qu'il referma derrière lui, se dirigeait d'un pas précipité vers la grille.

À la vue de celui qu'elle attendait, mais non pas probablement sous ce costume, la jeune fille eut peur et se rejeta en arrière. Et cependant déjà, à travers les fentes de la porte, le jeune homme, avec

On avait répandu le bruit que le pyroscaphe royal le *Vestale*, parti il y a quelque temps d'Amsterdam pour Batavia, avait fait naufrage et que tout l'équipage avait péri dans les environs des îles Canaries. Le journal *Nederland*, qui se publie depuis le 1^{er} janvier à Amsterdam, nous apprend que ces bruits n'ont aucun fondement.

Par contre on a reçu par la voie de l'Angleterre la nouvelle du naufrage du navire de *twée*, *Cornelissen*, cap. van Wyk, appartenant aux armateurs MM. Hartsen frères d'Amsterdam, qui a échoué le 28 décembre sur la côte de Pevensy, 18 hommes de l'équipage, qui consistait en 32 ou 33 hommes, sont parvenus à se sauver dans une chaloupe. Le capitaine et le deuxième pilote et 12 hommes n'ont pas voulu abandonner leur navire chargé de denrées coloniales. Cependant le capitaine qui n'a cessé de régner toute la journée et toute la nuit exposé le brave équipage aux plus grands dangers, car les bateaux de sauvetage qu'on envoyait à leur secours ne purent approcher à cause de la violence des vagues. Après de longues luttés le bateau de sauvetage d'Eastbourne parvint à s'approcher du navire et à prendre à son bord le capitaine et l'équipage, à l'exception d'un seul homme qui a été lancé à la mer et qu'il était impossible de sauver.

Dans la soirée du 30 décembre dernier la mer a jeté sur la côte près de Zandvoort, la coque du navire *Albrecht et Q-ton*, venant de Hambourg, qu'il avait quitté le 15 décembre, en destination pour Tenerife. Il résulte des papiers du bâtiment que l'équipage consistait en 12 hommes. On ignore quel a été leur sort.

Le tarif des Etats-Unis.

Nous avons fait ressortir hier les avantages qui résulteraient du remaniement du tarif américain. Le *Constitutionnel* qui traite également cette question dit que le remaniement du tarif américain, en 1842, a eu une très-grande influence sur la situation financière du pays. L'augmentation des droits a immédiatement ralenti les mouvements du commerce extérieur, et la diminution s'est surtout fait sentir dans les importations. Cette augmentation du tarif, qui n'avait été adoptée qu'à une très-faible majorité à la chambre des représentants et au sénat, a favorisé l'industrie manufacturière des états du Nord; mais, en revanche, les états du Sud, loin d'y trouver des avantages, en ont éprouvé des inconvénients. Les taxes nouvelles ont accru le prix des produits manufacturés destinés à la consommation des états du Sud, et, d'un autre côté, ceux-ci n'ont plus trouvé les mêmes facilités pour l'exportation des produits du sol. Il n'est donc pas étonnant que les Etats du Sud aient constamment réclamé contre le tarif de 1842, et qu'ils n'aient donné leurs voix à M. Polk que sous la condition expresse qu'il proposerait une révision complète du tarif.

Les Etats du Nord voudraient cependant conserver le tarif actuel dans l'intérêt de leur industrie manufacturière. Depuis trois ans que ce tarif est en vigueur, les fabriques des Etats-Unis se sont étendues dans des proportions considérables. L'industrie cotonnière surtout a prospéré. La consommation du coton brut s'y est accrue dans l'espace de trois ans de près de 80,000 balles, tandis que, d'un autre côté, les importations des fils des Indes et des indiennes se sont graduellement réduites. De plus, la masse des fils anglais entrés aux Etats-Unis en 1844, s'élevait à 4,000 quintaux métriques; en 1845, ces entrées s'élevaient à

ce regard qui n'appartient qu'à ses amants, avait vu flotter la robe blanche et la longue ceinture bleue; il s'élança vers la cloison, et appliquant sa bouche à une ouverture:

— N'ayez pas peur, Valentine, dit-il, c'est moi.

La jeune fille s'approcha.

— Oh! monsieur, dit-elle, pourquoi donc êtes-vous venu si tard aujourd'hui? Savez-vous que l'on va dîner bientôt, et qu'il m'a fallu bien de la diplomatie et bien de la promptitude pour me débarrasser de la belle mère qui m'épie, de ma femme de chambre qui m'espionne, et de mon frère qui me tourmente, pour venir travailler ici à cette broderie que j'en ai bien peur, ne sera pas finie de longtemps? Puis, quand vous serez excusé sur votre retard, vous me direz quel est ce nouveau costume qu'il vous a plu d'adopter, et qui prouve à quel point que je ne vous ai pas reconnu.

— Chère Valentine, dit le jeune homme, vous êtes trop au-dessus de mon amour pour que j'ose vous en parler, et cependant toutes les fois que je vous vois j'ai besoin de vous dire que je vous adore, afin que l'écho de mes propres paroles me caresse doucement le cœur lorsque je ne vous vois plus. Maintenant je vous remercie de votre gronderie: elle est toute charmante, car elle me prouve, je n'ose pas dire que vous m'attendiez, mais que vous pensiez à moi. Vous vouliez savoir la cause de mon retard et le motif de mon déguisement, je vais vous les dire, et j'espère que vous les excuserez. Je fais choix d'un état.

— D'un état... que voulez-vous dire, Maximilien? et sommes-nous assez heureux pour que vous parliez de ce qui nous regarde en attendant?

— Oh! Dieu me préserve, dit le jeune homme, de plaisanter avec ce qui est ma vie; mais fatigué d'être un coureur de champs, un escaladeur de murailles, sérieusement effrayé de l'idée que vous n'êtes maîtresse de votre père me ferait juger un jour que je ne suis pas assez vaillant pour mériter l'honneur de l'armée française, non moins effrayé de la possibilité que l'on s'étonne de voir éternellement tourner autour de ce terrain, où il n'y a pas la plus petite citadelle à assiéger ou le plus petit blockhaus à défendre, de capitaine de vaisseau, je me suis fait marchand, et j'ai adopté le costume de ma profession.

— Bon, quelle folie!

— C'est au contraire la chose la plus sage, je crois, que j'aie faite de ma vie, car elle nous donne toute sécurité.

— Voyons, expliquez-vous.

— Eh bien! j'ai été trouver le propriétaire de cet enclos, le bail avec les anciens locataires était fini, et je le lui ai loué à nouveau. Toute cette lizerne que vous voyez m'appartient, Valentine; rien ne m'empêche de me faire bâtir une cabane dans ces foins, et de vivre désormais à vingt pas de vous. Oh! ma joie et mon bonheur, je ne puis les contenir. Comprenez-vous, Val-

PROLOGE DU JOURNAL DE LA HAYE. 4 JANVIER 1846.

LE COMTE DE MONTE-CHRISTO. (1)

Pyrame et Thisbé

Aux débuts du faubourg Saint-Honoré, derrière un bel hôtel remarquable, remarquables habitations de ce riche quartier, s'étend un vaste jardin dont les marronniers touffus dépassent les énormes murailles hautes comme des remparts, et laissent, quand vient le printemps, tomber rallelement sur deux pilastres quadrangulaires dans lesquels s'enclasse une grille de fer du temps de Louis XIII.

Cette entrée grandiose est condamnée, malgré les magnifiques géraniums qui poussent dans les deux vases, et qui balancent au vent leurs feuilles marbrées et leurs fleurs de pourpre, depuis que les propriétaires de l'hôtel, et cela date de longtemps déjà, se sont restreints à la possession de l'hôtel, de la cour plantée d'arbres qui donne sur le faubourg; et du jardin qui ferme cette grille, laquelle donnait autrefois sur un magnifique potager d'un arpent, annexé à la propriété. Mais le démon de la spéculation ayant tiré anéantie, c'est-à-dire une rue à l'extrémité de ce potager, et la rue, on pensa pouvoir vendre ce potager pour bâtir sur la rue, et faire concurrence à cette grande artère de Paris qu'on appelle le faubourg Saint-Honoré.

Mais ce maître de spéculation Phomme propose et l'argent dispose; la rue baptisée de son nom, l'acquéreur du potager, après l'avoir parfaitement parcourue, put trouver à la revendre la somme qu'il en voulait, et en attendant une somme de prix qui ne peut manquer un jour ou l'autre de l'indemniser bien au delà de ses dépenses passées et de son capital au remède de cinq cents francs par an.

C'est de l'argent placé à un demi pour cent, ce qui n'est pas cher par le temps qui court, et il y a tant de gens qui le placent à cinquante, et qui trouvent encore que l'argent est d'un bien pauvre rapport.

— Néanmoins, comme nous l'avons dit, la grille du jardin, qui autrefois

(1) Voir le Journal de La Haye, du 3 janvier.

de 2,500 quintaux métriques. Les importations de calicots pour ces mêmes années sont de 12,500,000 yards, et de 10,200,000 yards. Pour les toiles peintes, la dépression est bien plus sensible encore. Les importations s'élevaient en 1841 à 26,000,000 de yards, et en 1844 à 12,000,000 seulement. La réduction est la même pour plusieurs autres articles.

L'année qui a suivi la promulgation du tarif de 1842 a ralenti, comme nous l'avons dit, les relations commerciales avec les pays d'Europe. Les marchandises importées dans l'exercice qui se terminait au 30 juin 1843, n'avaient qu'une valeur de 101 millions de dollars. L'année suivante, à pareille époque, il y avait un excédant de plus de 7 millions de dollars, et l'exercice finissant au 30 juin dernier, donne un chiffre de plus de 117 millions de dollars. Ainsi, malgré les rigueurs du tarif, il y a eu constamment augmentation dans les entrées. Sans doute, la progression a été moins rapide que si les taxes avaient été moins élevées. Mais toujours est-il que les sinistres prédictions qui avaient accueilli la mesure législative de 1842 ne se sont point réalisées.

D'un autre côté, la situation financière des Etats-Unis se trouve dans de meilleures conditions. La circulation métallique s'est améliorée, l'importation des marchandises européennes n'a plus eu pour conséquence directe l'exportation du numéraire des Etats-Unis. Quant aux finances publiques, non-seulement l'équilibre s'est rétabli entre les dépenses et les recettes, mais une large part du revenu a encore pu être appliquée à l'extinction de la dette nationale, dette qui est aujourd'hui réduite à des termes insignifiants. Les recettes du dernier exercice se sont élevées à près de 30 millions de dollars; les dépenses ont atteint à peu près le même chiffre. Mais il est à remarquer que 8,600,000 dollars ont été employés au paiement de la dette publique. Cette dette n'était plus, au 1^{er} novembre dernier, que de 17 millions de dollars. Ainsi, au point de vue américain, le tarif de 1842 a produit ce double résultat que d'une part il a amélioré la circulation intérieure et raffermi le crédit, et que de l'autre il a consolidé les finances publiques. L'Europe ressentira plus tard les bons effets de cette situation.

La question des douanes renferme pour ainsi dire tout le système fiscal du gouvernement central des Etats-Unis, car c'est là la seule source du revenu public, en y comptant la vente des terres. La vente de ces terres a rapporté, depuis 1807, environ 115 millions de dollars. On a aliéné, en 1844, 1 million 750,000 acres, c'est-à-dire 182,000 acres de plus qu'en 1843, et 618,000 acres de plus qu'en 1842. Le prix des terres a varié plusieurs fois; il est aujourd'hui fixé à 1 dollar 25 cents.

L'OREGON.

(Suite et fin. — Voir notre n^o du 31 décembre et du 1^{er} janvier.)

Les conditions, offertes par l'Union à l'Angleterre pour amener une transaction, portent un caractère de grande libéralité, sous quelque point de vue que l'on envisage la question, et elles indiquent un généreux désintéressement; lorsque l'on considère que l'Angleterre admet elle-même n'avoir aucun titre quelconque à la possession de la région dont elle revendique la souveraineté, tandis qu'au contraire plusieurs administrations fédérales se sont accordées à maintenir que les Etats-Unis avaient des titres positifs et valides à l'appui de leurs prétentions à la possession du territoire en litige.

Que dire de l'inconséquence d'un gouvernement qui, en même temps qu'il reconnaît n'avoir aucun titre quelconque à la possession d'un seul arpent du territoire dont il réclame la domination, exige cependant que l'Union y donne pour bornes à ses établissements la rive orientale de la Columbia, ce qui serait lui livrer, avec la souveraineté absolue de ce grand fleuve, la suprématie militaire sur tout le littoral, en d'autres termes, lui faire abandon de l'Orégon tout entier.

Mettre en avant des prétentions aussi exagérées, c'est déclarer qu'on se refuse à toute transaction admissible.

Est-ce donc sur l'Union, nous le demandons avec confiance, que doit peser le blâme d'avoir laissé indéterminée une aussi grave question?

Dans l'esprit d'arriver, avec temps, à une transaction honorable, les Etats-Unis consentirent à la Convention de 1818, et subéquemment son gouvernement signa celle de 1827, par

laquelle il est stipulé que l'Orégon restera libre et ouvert aux navires et aux citoyens ou sujets des deux puissances, sans préjudice aux droits de souveraineté réclamés par chacune d'elles.

Une des clauses de cette convention porte que chacune des puissances resterait libre d'en déterminer la durée, en faisant connaître une année d'avance à l'autre sa volonté à cet égard. En vertu de cette convention un grand nombre d'Anglais et d'Américains se sont établis dans l'Orégon. Les Anglais sont les directeurs, les officiers, les agents et les employés de la Compagnie de l'Hudsonbay, corporation monstrueuse qui, comme la Compagnie des Indes-Orientales, constituée dans un but commercial, exerce cependant une sorte de souveraineté politique.

Elle s'est établie par intrusion, dans l'Orégon, et en violation de la charte qui l'a constituée, puisque, ainsi que nous l'avons déjà démontré, cette charte borne expressément sa juridiction territoriale, au versant oriental des Montagnes-Rocheuses. Il est vrai que les directeurs de cette compagnie se conduisent très-bien envers les colons américains établis dans l'Orégon; mais les immenses capitaux dont ils disposent, leur permettent, en portant les pelleteries à des prix exagérés, de rendre toute concurrence illusoire, et de s'assurer par ce moyen le monopole du commerce des fourrures.

La crise actuelle ne saurait durer; les événements pressent la marche des deux gouvernements. D'une part, l'Angleterre en voyant le nombre des colons américains s'accroître chaque jour dans la vallée de l'Orégon, prévoit que ces hommes aventureux se répandront bientôt dans tout l'intérieur du pays.

Les Etats-Unis, d'autre part, ne sauraient permettre à la compagnie d'Hudsonbay d'usurper à la fois, et la juridiction civile, et la possession militaire de l'Orégon.

Quel parti prendront les Etats-Unis? Quel sera le dénouement de ce grand drame politique? Le temps, cet arbitre souverain des affaires humaines, à moins que des mesures hostiles ne brusquent l'événement, fera raison à l'Amérique des obstacles que l'Angleterre veut élever à sa marche progressive vers l'Océan-Pacifique. Le temps amènera en peu d'années dans l'Orégon les pionniers de l'Ouest. Ce sont leurs haches qui trancheront les difficultés; ce sont leurs troupeaux, leurs charrettes, et, si on les y force, leurs carabines (their rifles), qui résoudreont le problème de l'occupation du territoire en litige. Ces pionniers, partant des Etats-Unis, n'ont à accomplir, pour se rendre à l'Orégon, qu'un voyage par terre, comparativement facile. Les chevaux qui les portent, les bœufs qui entraînent leurs charriots, les troupeaux qu'ils poussent devant eux, tout cela se nourrit en route de l'herbe qui croît dans toutes les saisons sur les prairies.

Les bœufs de trait, les troupeaux, les chevaux de selle même, peuvent servir d'aliments aux voyageurs, dans les cas de nécessité.

Les émigrants américains n'ont pas besoin de capitaux pour s'établir dans les solitudes de l'Ouest. Les bestiaux qu'ils mènent avec eux, leurs carabines, leur énergie persévérante, assurent leur avenir.

Les Anglais, au contraire, soit qu'ils se rendent dans l'Orégon par mer, en doublant le Cap de Bonne-Espérance, ou le Cap Horn, soit qu'ils commencent leur voyage par terre, en partant du Canada, incombent des dépenses considérables avant d'atteindre le lieu de leur destination. D'ailleurs, l'Angleterre le sait: tout Anglais, qui émigre en Amérique, y prend, comme par contagion, une tendance à cesser d'être Anglais, et à devenir Américain.

Il est à déplorer que dans le cours de toutes les négociations auxquelles cette affaire a donné lieu, le gouvernement britannique ait manifesté si peu d'équité, et se soit montré si opposé à tout moyen de conciliation.

Ce n'est donc pas sur les Etats-Unis, nous le répétons, que doit retomber le blâme des discussions acerbes, auxquelles la controverse de l'Orégon a donné lieu. Il faut en chercher la cause, dans l'attitude irréductible conservée par l'Angleterre contre l'Amérique, depuis le jour de sa naissance comme nation, jusqu'à ce jour. Marchant dans les voies conciliatrices, le gouvernement fédéral ne s'est arrêté qu'à la ligne que

l'honneur lui défendait d'outrager. C'était déjà concéder beaucoup pour conserver la paix; que de consentir à occuper, en commun avec l'Angleterre, un territoire que le peuple américain sait lui appartenir.

Eh quoi! notre république se présentera-t-elle au monde dans l'attitude humiliante des nations avilies de l'Asie et de l'Afrique? Permettra-t-elle aux Anglais de sortir de l'Europe, où se trouve leur patrie, et de venir en Amérique, comme ils vont en Asie et en Afrique, et là, de choisir telle portion de notre continent qu'ils trouveront à leur convenance? Jamais!

La guerre est donc une alternative possible, mais, selon nous, peu probable. Pour qu'il y ait guerre, il faut que la Grande-Bretagne prenne l'initiative des hostilités. C'est ici qu'elle doit venir guerroyer. Certes! nous ne songeons ni à lui enlever l'Ecosse, ni à lui prendre la moitié de l'Irlande par force. C'est sur l'envahisseur que retombera les responsabilités de l'attaque. L'Angleterre est-elle préparée à les assumer? Nous ne le pensons pas; les manufactures anglaises ne sauraient se passer, pendant un seul mois, du coton que l'Union leur fournit, et qu'elle seule peut leur fournir. Et, avec la famine en Irlande, une grande disette en Angleterre et en Ecosse, les céréales américaines sont nécessaires à l'alimentation des classes ouvrières. Les discours comminatoires de M. Peel ne nous semblent pas même des indices d'hostilités prochaines; peut-être ne les a-t-il prononcés que dans l'espoir d'alloser d'intimidation le peuple américain; car sir Robert Peel ne peut pas être oublié, dans deux guerres soutenues contre l'Angleterre, lorsque l'Union était bien moins puissante qu'elle ne l'est à présent, la Grande-Bretagne n'a obtenu ni gloire, ni avantage d'aucune nature.

Il doit se rappeler que, si l'on trouve dans l'histoire de sa patrie les récits d'événements qui ont forcé deux armées anglaises à capituler, en posant les armes sur le champ de bataille même, c'est dans les annales de ces deux guerres, entre la république américaine et son ancienne métropole, qu'il faut chercher ces récits.

Nous répétons donc ici, que dans notre opinion, il n'y a aucune raison de croire à l'imminence d'une guerre avec l'Angleterre. Mais en même temps, et sans crainte d'être démenti par l'avenir, nous osons prédire, que si une telle guerre a lieu, elle ne se terminera, que lorsque la domination anglaise aura cessé d'exister sur le continent de l'Amérique du Nord.

Quelques mots, avant de conclure, sur la valeur et sur l'importance de l'Orégon pour les Etats-Unis.

Il serait aussi inutile de dire qu'un aussi immense territoire est d'une grande valeur, qu'il serait ridicule de l'affirmer.

Quoi! une région trois fois aussi étendue que les îles britanniques, baignée par une mer dans laquelle se déversent quatre grands fleuves, un territoire dont les côtes septentrionales abondent en ports commodes et sûrs, avec des forêts immenses et de vastes prairies, dont l'herbe toujours verte sous l'influence d'un climat tempéré, peut nourrir toute l'année d'innombrables troupeaux, qu'il n'est possible de trouver d'aucune valeur pour un peuple agricole et commerçant? De pareilles assertions sont démenties par un seul regard jeté sur la carte du Nouveau Monde! Pourquoi donc ces dénégations hypocrites? L'Angleterre connaît aussi bien que nous la valeur de ce territoire qu'elle lui dispute. Elle sait que le prix est élevé de la lutte que peut susciter entre deux nations puissantes le désir de l'obtenir ou de le conserver.

Pour l'Américain qui cultive, qui navigue, qui pêche, qui achète, qui vend, l'Orégon offre des avantages que ne présente nulle autre partie du globe à l'active et persévérante énergie qui le caractérise.

C'est dans ses forêts que croissent les bois de construction; ce sont ses baies, ses rivières, qui fournissent le poisson; ce sont ses prairies qui nourrissent les bestiaux, que les navires américains porteront dans un prochain avenir, aux îles de la Mer Pacifique, à celles de l'Océan indien, à 300,000,000 d'hommes qui habitent la Chine.

L'Angleterre prévoit, qu'avant 20 ans, il surgira dans l'Orégon une race d'hommes, qui seront, sur les rives de la Mer Pacifique, ce que nous sommes de l'Est, nous sommes des à présent sur les côtes de l'Océan atlantique.

lentins, que l'on parvient à avoir ces choses-là? C'est impossible, n'est-ce pas? Eh bien! toute cette félicité, tout ce bonheur, toute cette joie pour lesquelles j'enseigne dix ans de vie, me coûtent, devinez combien? cinq cents francs par an, payables par trimestre. Ainsi, vous le voyez, c'est un plaisir plus rien à craindre. Je suis ici chez moi, je puis mettre des échelles contre mon mur et regarder par-dessus, et j'ai, sans crainte qu'une patrouille viennoise me dérange, le droit de vous dire que je vous aime, tant que votre fierté ne se blessera pas d'entendre sortir ce mot de la bouche d'un pauvre journaliste vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette.

Valentine poussa un petit cri de surprise joyeuse, puis tout-à-coup: — Hélas! Maximilien, dit-elle tristement, et comme si un nuage jaloux était soudain venu voiler le rayon de soleil qui illuminait son cœur, maintenant nous serons trop libres: notre bonheur nous fera tenter Dieu; nous abuserons de notre sécurité, et notre sécurité nous perdra.

— Pouvez-vous me dire cela, mon amie, à moi qui depuis que je vous connais vous prouve chaque jour que j'ai subordonné mes pensées et ma vie à votre vie et à vos pensées? Qui vous a donné confiance en moi? mon honneur, n'est-ce pas? Quand vous m'avez dit qu'un vague instinct vous assurait que vous couriez quelque grand danger, j'ai mis mon dévouement à votre service, sans vous demander d'autre récompense que le bonheur de vous servir. Depuis ce temps, vous ai-je par un mot, par un signe, donné l'occasion de vous repentir de m'avoir distingué au milieu de ceux qui eussent été heureux de mourir pour vous? Vous m'avez dit, pauvre enfant, que vous étiez fiancée à M. d'Epinau, que votre père avait décidé cette alliance, c'est-à-dire qu'elle était certaine, car tout ce que veut M. de Villefort arrive infailliblement. Eh bien! je suis resté dans l'ombre, attendant tout, non pas de ma volonté, non pas de la vôtre, mais des événements, de la providence de Dieu; cependant vous m'aimez, vous avez en pitié de moi, Valentine, et vous ne m'avez dit: mérité pour cette diabolique parole que je ne vous demande que de me répéter de temps en temps et que je me ferai tout oublier.

— Et voilà ce qui vous a enhardi, Maximilien, voilà ce qui me fait à la fois une vie bien douce et bien malheureuse, au point que je me demande souvent lequel vaut mieux pour moi, du chagrin que me causait autrefois la rigueur de ma belle-mère et sa préférence aveugle pour son enfant, ou du bonheur plein de dangers que je goûte en vous voyant.

— Du danger! s'écria Maximilien; pouvez-vous dire un mot si dur et si injuste! Avez-vous jamais vu un esclave plus soumis que moi? Vous m'avez permis de vous adresser quelquefois la parole, Valentine; mais vous m'avez défendu de vous suivre; j'ai obéi. Depuis que j'ai trouvé le moyen de me glisser dans cet enclos, de causer avec vous à travers cette porte, d'être enfin si près de vous sans vous voir, ai-je jamais, dites-le moi, demandé à toucher le bas de votre robe à travers ces grilles? ai-je jamais fait un pas pour

franchir ce mur, ridicule obstacle pour ma jeunesse et ma force? Jamais un reproche sur votre rigueur, jamais un désir exprimé tout haut; j'ai été rivé à ma parole comme un chevalier des temps passés. Avouez cela du moins, pour que je ne vous croie pas injuste.

— C'est vrai, dit Valentine, en passant entre deux planches le bout d'un de ses doigts effilés sur lequel Maximilien posa ses lèvres; c'est vrai, vous êtes un bonnet ami. Mais enfin vous n'avez agi qu'avec le sentiment de votre intérêt, mon cher Maximilien: vous saviez bien que du jour où l'esclave deviendrait exigeant, il lui faudrait tout perdre. Vous m'avez promis l'amitié d'un frère: moi qui n'ai pas d'amis à moi, que mon père oublie, moi, que ma belle-mère persécute, et qui n'ai pour consolation que le vieillard immobile, muet, glacé, dont la main ne peut serrer ma main, dont l'œil seul peut me parler, et dont la chair bat sans doute pour moi d'un reste de chaleur. Devinez l'amère douleur que me fait l'ennemie et victime de tous ceux qui sont plus aimés que moi, et qui me donne un cadavre pour soutien et pour ami! Oh! Valentine, Maximilien, je vous le répète, je suis bien malheureuse, et vous m'avez promis de m'aimer pour moi et non pour vous.

— Valentine, dit le jeune homme avec une émotion profonde, je ne dirai pas que je n'aime que vous seule au monde, car j'aime aussi ma sœur et mon beau-frère, mais c'est d'un amour doux et calme, qui ne ressemble en rien au sentiment que j'éprouve pour vous; quand je pense à vous, mon sang bout, ma poitrine se gonfle, mon cœur déborde; mais cette force, cette ardeur, cette puissance surhumaine, je les emploierai à vous aimer seulement jusqu'au jour où vous m'avez dit de les employer à vous servir. M. Franz d'Epinau sera absent un an encore, dit-on; en un an, que de chances favorables peuvent nous servir, que d'événements, peuvent nous seconder! Espérons donc toujours, c'est si bon et si doux d'espérer! Mais, en attendant, vous, Valentine, vous qui me reprochez mon égotisme, qu'avez-vous été pour moi? la belle et froide statue de la Vénus pudique. En échange de ce dévouement, de cette obéissance, de cette retenue, que m'avez-vous promis, vous? rien; que m'avez-vous accordé? bien peu de chose, vous me parlez de M. d'Epinau, votre fiancé, et vous soupirez à cette idée d'être un jour à lui. Voyons, Valentine, est-ce là tout ce que vous avez dans l'âme? Quoi! je vous engage ma vie, je vous donne mon âme, je vous consacre jusqu'au plus insignifiant battement de mon cœur, et quand je suis tout à vous, moi, quand je me dis tout bas que je mourrai si je vous perds, vous ne vous étonnez pas, vous, à la seule idée d'appartenir à un autre. Oh! Valentine! Valentine, si j'étais ce que vous êtes, si je me sentais aimé comme vous êtes sûre que je vous aime, déjà cent fois j'ense passerai main entre les barreaux de cette grille, et j'eusse serré la main du pauvre Maximilien en lui disant: « A vous, à vous seul, Maximilien, dans ce monde et dans l'autre. »

Valentine ne répondit rien, mais le jeune homme l'entendit soupirer et pleurer.

La réaction fut prompte sur Maximilien.

— Oh! s'écria-t-il, Valentine! Valentine! oubliez mes paroles, s'il dans mes paroles quelque chose qui ait pu vous blesser!

— Non, dit-elle, vous avez raison; mais ne voyez-vous pas que je suis une pauvre créature, abandonnée dans une maison presque étrangère, car mon père m'est presque un étranger, et dont la volonté a été brisée depuis six ans, jour par jour, heure par heure, minute par minute, par la volonté fer de maîtres qui pèsent sur moi? Personne ne voit ce que je souffre, et ne l'a dit à personne qu'à moi. En apparence, et aux yeux de tout le monde, tout m'est bon, tout m'est affectueux, en réalité tout m'est hostile; le monde dit: M. de Villefort est trop grave et trop sévère pour être bien traité; mais elle a eu du moins le bonheur de rencontrer dans le monde une dame de Villefort une seconde mère. Eh bien! le monde se trompe, moi-même m'abandonne avec indifférence, et ma belle-mère me hait avec un acharnement d'autant plus terrible qu'il est voilé par un étalage sourcil.

— Vous! vous, Valentine! et comment peut-on vous haïr?

— Hélas! mon ami, dit Valentine, je suis forcée d'avouer que ce haine pour moi vient d'un sentiment presque naturel. Elle adone son mon frère Edouard.

— Eh bien?

— Eh bien! cela me semble étrange de mêler à ce que nous disons une question d'argent; eh bien! mon ami, je crois que sa haine vient de là, du moins. Comme elle n'a pas de fortune de son côté, que moi je suis déjà un chef de ma mère, et que cette fortune sera encore plus que doublée par celle de M. et de madame de Saint-Méran qui doit me revenir un jour, bien! je crois qu'elle est en vieillesse, Oh! mon Dieu, si je pouvais lui donner moitié de cette fortune et me retrouver chez M. de Villefort comme une fille dans la maison de son père, certes je le ferais à l'instant même.

— Pauvre Valentine!

— Oui, je me sens trahie, et en même temps je me sens aimée. Qu'il me semble que ces liens me soutiennent, et que j'ai peur de les perdre. D'ailleurs mon père n'est pas un homme dont on puisse enfreindre impunément les ordres; il est puissant contre moi, il le serait contre vous; il serait contre le roi lui-même, protégé qu'il est par un irrécusable et par une position presque inattaquable. Oh! Maximilien! je vous le jure, je ne lutte pas parce que c'est vous autant que moi que je crains de perdre dans cette lutte.

— Mais enfin, Valentine, reprit Maximilien, pourquoi désespérer ainsi et voir l'avenir toujours sombre?

— Ah! mon ami, parce que je le juge par le passé.

que nous sommes pour l'Europe. Américains, répudiez-vous ce glorieux avenir promis à vos enfants?

Si l'intervention de l'Angleterre dans les affaires des autres nations du continent américain, excite de justes appréhensions de dangers, fut-ce de quels périls immédiats ne nous menace pas l'occupation de notre propre sol par cette ambitieuse puissance? (West, ne parlez pas pour elle (c'est trop pour l'Amérique!) de peser sur nous à l'Est et au Nord, faudra-t-il encore qu'elle nous presse à l'Ouest?)

Nouvelles d'Angleterre.

Londres, 30 décembre.

Le parlement anglais a de nouveau été prorogé pour la forme au 22 janvier; il se réunira à cette époque pour l'expédition des affaires.

La plupart des ministres seront de retour à Londres dans peu de jours, et ils assisteront à la réception qui aura lieu à Windsor samedi prochain. Le lord-maire et la corporation de Londres présenteront à la Reine la pétition relative aux lois des céréales adoptées dans le meeting tenu récemment au Guild-Hall.

La réunion prochaine du parlement fait qu'on s'efforce de connaître la situation réelle et véritable du marché du numéraire. Quelques-unes des compagnies de chemins de fer parmi les plus fortes en apparence liquident ou se fondent avec d'autres, à la grande surprise de ceux qui pensaient que les entrepreneurs avaient réuni tous les capitaux nécessaires à l'exécution de leur projet. Ils ne permettraient pas facilement la concurrence d'un projet rival. Mais, le premier jour nous avons préconisé le système des fusions comme le seul qui permit de satisfaire à toutes les obligations imposées par l'acte de concession, et chaque jour amène de nouveaux convertis à notre opinion. En somme, il est probable que 100 projets tout au plus seront soumis au parlement dans sa prochaine session.

Nous avons également lieu de croire que la balance du commerce pour l'année 1845 donnera des résultats favorables à nos négociants; que les profits du commerce intérieur et extérieur seront considérables, et les pertes comparativement minimes. Cependant, la fièvre de spéculations sur les actions de chemins de fer a nui aux affaires commerciales. Les bénéfices des courtiers et des banquiers ont été énormes, attendu que les quelques faillites qui ont eu lieu ont dû être insignifiantes en présence de la grandeur du capital flottant qu'on peut, sans exagération, évaluer à plus de 100 millions de livres sterling.

On se rappelle que, parmi les hommes politiques dont lord John Russell était entouré pour former un cabinet, figurait en première ligne M. Macaulay. Dans une lettre adressée de Londres à son collègue de la chambre de commerce, M. Macaulay, qui ont amené l'avortement de la combinaison ministérielle essayée par les whigs. Cette lettre, publiée par le *Scotman*, est reproduite par le *Standard*. En voici la traduction littérale:

Londres, 22 décembre 1845.

Vous aurez sans doute appris l'issue de la tentative que nous avons faite pour constituer une administration: c'est lord Grey qui a fait avorter tous nos plans. J'espère que l'intérêt public ne souffrira pas de cet échec. C'est à sir Robert Peel qu'il appartient aujourd'hui de déterminer la grande question. Il est certain qu'il le peut, et il n'est pas du tout démontré que nous aurions eu le même succès. Si lord Grey, nous eussions maudissant lord sir Robert Peel comme un seul homme, et si nous eussions partagé les fonctions publiques de la même manière, nous aurions refusé de nous appuyer. Quant à moi, je puis me rappeler avec une satisfaction particulière que je n'ai jamais été dans un cabinet avec lord John Russell qui ne demandait qu'une chose: l'abolition de la peine de mort. Si lord Grey n'avait pas eu la même opinion, il y aurait probablement eu un autre cabinet libéral à la tête des affaires.

Je n'ai rien de plus à dire, et je ne puis que vous ai nous eussions formé un gouvernement, nous aurions pu nous en passer. Je ne puis pas vous dire, sir Robert Peel, que je n'aurais regardé comme une injure de voir un homme de votre rang et de votre position, se laisser aller à de telles déclarations.

Ainsi, si Robert Peel est averti par avance: les whigs veulent bien le laisser s'engager envers eux, mais ils ne veulent nullement s'engager envers lui. La question de la liberté commerciale résolve pour ou contre, sir Robert Peel retrouverait

toujours derrière lui et contre lui, aussi bien le parti qu'il ne voudrait plus servir que celui qu'il aurait mécontenté. Par une transaction il s'aliénerait le parti libéral, sans pour cela être assuré du concours du parti conservateur qu'en tout état de cause il n'aurait jamais tout entier.

Lord Morpeth, à qui des électeurs du *West-Riding* viennent d'offrir la candidature pour le parlement, a accepté par la lettre suivante:

Castle-Howard, le 26 décembre.

Messieurs,

Je suis pénétré d'une profonde gratitude pour l'invitation que vous venez de m'adresser. J'avais quant à présent plusieurs motifs de ne pas rentrer dans la vie parlementaire; mais si les électeurs du *West-Riding* persistent dans la disposition généreuse qui leur a subitement inspiré de me faire cette offre, je ne pourrai hésiter à me mettre à leur disposition, surtout au milieu de la crise actuelle. J'apprécie toute l'obligeance de votre intention de me décharger de tous les frais de l'élection. Je me présenterai donc en personne, à Wakefield, le jour de l'élection, et je me soumettrai au jugement des électeurs. Les habitants du *West-Riding* connaissent déjà les principes qui ont dirigé ma conduite politique, soit lorsque j'ai rempli des fonctions publiques, soit lorsque je suis resté en dehors des affaires, je n'ai pas changé de manière de voir, du moins quant aux points essentiels; mais si vous m'envoyez, dans les circonstances actuelles, à la chambre des communes, je regarderai le rappel absolu et immédiat des lois sur les céréales comme le principal objet de mon mandat.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, etc. MORPETH.

Nouvelles de Prusse.

On se rappelle que le gouvernement prussien avait chargé, il y a quelques mois, M. Sneathage d'une mission extraordinaire près des cours protestantes de l'Allemagne. Le but de cette mission était de s'entendre avec elles sur la réunion d'un congrès auquel assisteraient des délégués de tous les états de la confédération germanique, ou l'évangélisme est reconnu comme religion de l'état. Il paraît que tous les arrangements préliminaires sont déjà terminés; car la *Gazette de Prusse* annonce que le congrès en question s'assemblera prochainement à Berlin. Il s'agissait de s'entendre sur une nouvelle organisation de l'église évangélique mieux appropriée aux besoins de l'époque que ne l'est l'organisation actuelle.

Voici, du reste, comment s'exprime la *Gazette générale de Prusse*:

Dans les premiers jours de l'année prochaine arriveront ici les délégués des souverains qui ont résolu de se faire représenter au congrès de l'église évangélique allemande, dont les journaux ont depuis quelque temps parlé en sens divers. C'est là un événement auquel se rattachent de riches espérances pour l'avenir de l'église évangélique en Allemagne.

Dans le mouvement religieux de ces derniers temps, il s'est manifesté à diverses reprises parmi tous les membres de l'église évangélique allemande, un sentiment d'union, joint aux leçons de l'expérience, a fait comprendre à tous les hommes éclairés la nécessité, pour satisfaire aux exigences de l'époque, d'organiser, d'après un plan uniforme, l'église évangélique. La convention conclue dans l'espace de quelques mois au sujet de la conférence en question fournit la preuve que les souverains, membres de l'église évangélique, non-seulement partagent avec leurs sujets ce sentiment de confraternité religieuse, mais aussi qu'en leur qualité de chefs de l'église ils sont prêts à s'entendre sur tout ce qu'exigent les temps actuels.

L'idée de convoquer un congrès de députés pour débattre les bases d'un futur arrangement entre les différents chefs de l'église, émane d'un prince de l'Allemagne méridionale; elle a été accueillie avec chaleur par notre roi, et, parmi les autres gouvernements de l'Allemagne, il s'en est trouvé un grand nombre qui se sont ralliés avec joie à ce projet. A en juger par les résultats des négociations qui ont précédé la convocation d'un congrès en cette ville, on est autorisé à en attendre de beaux résultats.

La *Gazette générale de Prusse* dans son numéro d 30, commence la publication des recès des diètes, publication qui aura lieu dans l'ordre de clôture de ces assemblées. Le premier est celui de la Poméranie. Ce document ne contient que les deux passages suivants d'un intérêt général: A une pétition de la diète pour l'introduction de tribunaux de commerce il est répondu que le conseil d'état est occupé à discuter un projet de

loi qui introduira les tribunaux consulaires dans toute la monarchie prussienne. A une autre pétition qui demandait que l'état se chargeât à l'avenir de payer une partie des droits du Sand, il a été répondu par un refus, mais le recès ajoute que le gouvernement continue à s'occuper d'une convention avec le Danemark pour donner le plus de facilités possible au commerce de la Baltique.

Nouvelles et faits divers.

On écrit de Maestricht, le 31 décembre: « Depuis quelques jours les eaux de la Meuse ont atteint une élévation extraordinaire à cette époque de l'année. Tout le hameau de Hengem et une partie de la commune de St. Pierre sont submergés. La crue des eaux de la rivière a inondé la majeure partie du parc et menace d'envahir la rue Notre-Dame. »

— On lit dans l'*Utrechtsche Courant*: Les cultivateurs remarquent que pendant les hivers rigoureux les fourmis s'enfoncent davantage sous terre que pendant les hivers doux. Ainsi, l'année dernière elles se trouvaient à 2 pieds sous terre, tandis que cette année elles ne se trouvaient qu'à 2 pouces environ. D'après ce pronostic nous n'avons que peu de gelée à attendre. Ce fait se trouve encore confirmé par les abeilles, qui l'an dernier avaient hermétiquement bouché leurs ruches et qui cette année les conservent presque entièrement ouvertes.

— L'empereur de Russie a dû partir de Florence le 21 au soir pour Venise. Le 20, sur sa demande expresse, S. M. I. a dîné en famille avec le grand-duc dans le palais Ritti. Le czar a refusé un diner d'apparat et une soirée musicale que le grand-duc voulait lui offrir. L'empereur a dit à plusieurs reprises qu'il viendrait chercher l'impératrice au printemps prochain et qu'alors il ferait un plus long séjour à Florence.

— On lit dans l'*Emancipation*: Mercredi dernier, veille de Noël, dans la soirée, un attentat inexplicable a eu lieu dans les environs du pont de Laeken. Il nous est rapporté par un témoin oculaire.

Il est d'usage, lorsque la famille royale doit retourner la nuit au château de Laeken, de faire reconnaître la route par une patrouille de cavalerie. Mercredi 24, le roi et la reine, retenus au palais par suite d'un diner d'apparat, ne sont retournés à Laeken que vers dix heures et demie ou onze heures du soir. Quatre sous-officiers du régiment des guides venaient de reconnaître la nouvelle route royale de la place de la reine au pont de Laeken, lorsque l'un des cavaliers de la patrouille, séparé de quelques pas de ses compagnons, essaya un coup de feu parti de l'endroit de la chaussée que traversent les deux lignes de railway, allant à la station de l'Allée-Verte et à celle de la porte de Cologne. Le maréchal des logis, sur lequel le coup paraissait être dirigé, entendit distinctement le sifflement d'un projectile d'arme à feu. Son cheval s'effraya et se mit à courir, mais presque au même instant un second coup de fusil se fit entendre et manqua d'atteindre la tête du cheval. Tout cela arriva au lieu dans l'espace d'une demi-minute.

Les autres cavaliers de la patrouille, accourus au bruit de cette double détonation, se mirent en devoir d'explorer les alentours de la chaussée pour chercher à saisir l'auteur de l'attentat; mais toutes les recherches furent inutiles. Le commandant avait dû prendre la fuite dans une direction opposée vers le pont de Laeken. Deux gendarmes à cheval postés contre ce pont ne bougèrent point, et lorsque les sous-officiers les interrogèrent à ce sujet, ils déclarèrent que leurs chevaux s'étaient effrayés et qu'ils n'avaient pu se diriger vers l'endroit d'où partaient les deux coups de feu successifs.

Tout ce qu'on put découvrir de cette mystérieuse et criminelle tentative, c'est que l'on avait vu rôder dans cette localité, quelques instants avant, un individu à la démarche équivoque, et qui semblait être porteur d'un grand bâton, qui pouvait bien être un fusil.

Un quart d'heure après l'événement, la voiture conduisant LL. MM. à Laeken passait sur la chaussée, sous l'escorte des cavaliers qui avaient reconnu la route, et aucun nouvel incident ne s'est reproduit.

— Voyons cependant, si je ne suis pas un parti illustre au point de vue aristocratique, je tiens cependant par beaucoup de points au monde dans lequel vous vivez, le temps où il y avait deux Frances dans la France n'existerait plus; les plus hautes familles de la monarchie se sont fondues dans les familles de l'empire; l'aristocratie de la noblesse a épousé la noblesse du canon. Eh bien! moi, j'appartiens à cette dernière; j'ai un bel avenir dans l'armée, je puis d'une fortune honorée, mais indépendante; la mémoire de mon père, enfin, est vénérée dans notre pays comme celle d'un des plus dignes citoyens qui aient existé. Je dis notre pays, Valentine, parce que je suis de Marseille.

— Bonne mère, cet ange que tout le monde a regretté, et qui, après avoir veillé sur sa fille pendant son court séjour sur la terre, veille encore sur elle dans le ciel, pendant son séjour éternel au ciel. Oh! si ma pauvre mère vivait, elle ne me laisserait pas aller à la guerre, elle me garderait près d'elle, elle me dirait que je suis son orgueil et son espoir.

— Hélas! Valentine, reprit Maximilien, si elle vivait je ne vous connaîtrais pas sans doute; car, vous l'avez dit, vous seriez heureuse si elle vivait, et Valentine heureuse m'eût regardé bien dédaigneusement du haut de sa grandeur.

— Ah! mon ami, s'écria Valentine, c'est vous qui êtes injuste à votre tour... Mais, dites-moi...

— Que voulez-vous que je vous dise, reprit Maximilien, voyant que Valentine hésitait.

Dites-moi, continua la jeune fille, est-ce qu'autrefois à Marseille il y a eu quelque sujet de méfiance entre votre père et le maréchal de France? Je ne puis pas vous dire, reprit Maximilien, si ce n'est cependant que me débarrasser de ces deux Bourbon, et le maréchal au front de dissidence entre eux. Mais pourquoi cette question, Valentine? Je vais vous le dire, reprit la jeune fille, car vous devez tout savoir. Eh bien! c'était le jour où votre nomination d'officier de la Légion d'honneur fut publiée dans le journal. Nous étions tous chez mon grand-père, M. Noirtier, et de plus il y avait encore M. Danglars, vous savez, ce banquier du journal tout haut à mon grand-père pendant que ces messieurs étaient au mariage probable de M. de Morcerf avec mademoiselle Danglars. Evidemment j'étais au paragraphe qui vous concernait et que j'avais déjà lu, car dès la veille au matin vous m'aviez annoncé cette bonne nouvelle; lorsque j'en vins, dis-je, au paragraphe qui vous concernait, j'étais bien heureuse...

mais aussi bien tremblante d'être forcée de prononcer tout haut votre nom, et bien certainement j'eusse omis sans la crainte que j'éprouvai qu'on interprêtât à mal mon silence; donc j'assemblai tout mon courage et je lus:

— Chère Valentine!
— Eh bien! aussitôt que résonna votre nom, mon père tourna la tête: j'étais si persuadée (voyez comme je suis folle!) que tout le monde allait être frappé de ce nom comme d'un coup de foudre, que je crus voir tressaillir mon père, et même (pour celui-là c'était une illusion, j'en suis sûre) et même M. Danglars.

— Morrel, dit mon père, attendez donc! Il fronça le sourcil. Serait-ce un de ces Morrel de Marseille, un de ces engagés bonapartistes qui nous ont donné tant de mal en 1815?

— Oui, répondit M. Danglars, je crus même que c'était le fils de l'ancien armateur.

— Vraiment! fit Maximilien, et que répondit votre père, dites, Valentine?

— Oh! une chose affreuse; et que je ne ose vous redire.

— Dites toujours, reprit Maximilien en souriant.

— Le roi empereur, continua-t-il en fronçant le sourcil, savait les mettre à leur place, tous ces fanatiques: il les appelait de la chair à canon, et c'était le seul nom qu'ils méritaient; je vois avec joie que le nouveau gouvernement remet en vigueur ce salutaire principe. Quand ce ne serait que pour cela qu'il garde l'Algérie, j'en féliciterais le gouvernement quoiqu'elle nous coûte un peu cher.

— C'est en effet d'une politique assez brutale, dit Maximilien, mais ne rougissez point, chère Valentine, de ce que vous venez de dire; mon brave père ne cédait en rien au votre sur ce point, et, répétant sans cesse: Pour quoi donc l'empereur, qui fait tant de belles choses, ne fait-il pas un régime de juges et d'avocats, et ne les envoie-t-il pas toujours au premier feu? Vous le voyez, chère amie, les partis se valent, pour le pittoresque de l'expression et pour la douceur de la pensée. Mais M. Danglars, que dit-il à cette soirée du procureur du roi?

il a été fanatique de l'empereur.

— C'est, en effet, dit Maximilien, un des noms connus de l'empire, il a été sénateur, et comme vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, Valentine, il fut à peu près de toutes les conspirations bonapartistes que l'on fit sous la restauration.

— Oui, j'entends quelquefois dire tout bas de ces choses-là qui me semblent étranges; le grand-père bonapartiste, le père royaliste; enfin, que voulez-vous? Je me retournerai donc vers lui.

— Il me montrera le journal du regard.

— Ou avez-vous, bon papa? lui dis-je, êtes-vous content?

— Il fit de la tête signe que oui.

— De ce que mon père vient de dire? demandai-je.

— Il fit signe que non.

— De ce que M. Danglars a dit?

— Il fit signe que non encore.

— C'est donc de ce que M. Morrel, je n'osai pas dire Maximilien, est nommé officier de la Légion d'honneur?

— Il fit signe que oui.

— Le croirez-vous, Maximilien; il était content que vous fussiez nommé officier de la Légion d'honneur, lui qui ne vous connaît pas; c'est d'être de la folie de sa part, car il tourne, dit-on, à l'enfance; mais j'ai bien peur que non.

— C'est bizarre, pensa Maximilien; votre père est si fanatique, tandis qu'on contraire votre grand-père... Etrange contraste de ces amours et ces haines de partis!

— Chut! s'écria tout à coup Valentine, cachez-vous, sauvez-vous; on vient.

Maximilien sauta sur une bêche et se mit à retourner impitoyablement la luzerne.

— Mademoiselle, mademoiselle, cria une voix derrière les arbres, madame de Villefort vous cherche partout et vous appelle; il y a une visite au salon.

— Une visite! dit Valentine tout agitée: et qui nous fait cette visite?

— Un grand seigneur, un prince, à ce qu'on dit, M. le comte de Monte-Christo.

— J'y vais, dit tout haut Valentine.

Ce nom fit tressaillir de l'autre côté de la grille celui à qui le j'y vais de Valentine servait d'adieu à la fin de chaque entrevue.

— Tiens! se dit Maximilien en s'appuyant tout pensif sur sa bêche, comment le comte de Monte-Christo connaît-il M. de Villefort?...

(La suite à demain.)

Voici comment le *Moniteur Belge* rectifie ce fait :
 Les journaux de Bruxelles ont rapporté, un fait qui s'est passé, le 23, sur la route de la place de la reine à Laeken, et au sujet duquel voici les renseignements authentiques que nous avons obtenus :
 LL. MM. étant restées au palais de Bruxelles plus tard que de coutume, quatre sous-officiers des guides avaient reçu l'ordre d'éclairer la route de Laeken avant le passage de LL. MM. Les sous-officiers sont partis vers neuf heures. Le temps étant détestable, l'un d'eux s'est mis à l'abri près de la maison n° 71, située près de l'embranchement du chemin de fer et occupée par la dame Niboul. Vers neuf heures et demie, cette dame, entendant un bruit produit sans doute par le piaffement du cheval, crut que des malfaiteurs cherchaient à s'introduire dans sa demeure. Elle ouvrit la croisée et tira au hasard deux coups de pistolet, dont l'un faillit atteindre le sous-officier. Atirés par l'explosion, les camarades de celui-ci se hâtèrent de se rejoindre, et tous se livrèrent à des recherches qui furent infructueuses.
 LL. MM. passèrent par cette route, pour retourner à Laeken, une demi-heure après.
 L'autorité communale de Laeken fit le lendemain des perquisitions, et apprit par la déposition de la dame Niboul elle-même, les faits qui la concernent dans ce que nous venons de rapporter.

On écrit de Cologne, 30 décembre.
 Le Rhin a débordé et inonde les quais. Toute communication est interrompue entre les deux rives. La crue des eaux, favorisée par un fort vent d'ouest, augmente d'heure en heure. — A Coblenze le Rhin a atteint une hauteur de près de 17 pieds. A Duren la Roer a également débordé, les eaux grossies ont emporté le pont qui date de près de 400 ans.
 Un pilote de mer belge, a été défrappé par la foudre en plongeant, dans le dernier ouragan de dimanche dernier. Il a perdu la vue par cette commotion électrique.

Plusieurs chaloupes de pêche ont trouvé en mer et conduit dans le port d'Ostende, une vingtaine de balles de coton, provenant probablement d'un navire naufragé.

On écrit de Venise.
 Madame la duchesse de Berry a failli être victime d'un accident qui ne lui a causé heureusement qu'une indisposition légère. Arrivée à Padoue, Mme la duchesse de Berry et Mme la princesse de Lucques, sa fille, étaient descendues chez le consul lucquois. Mme la princesse de Lucques, encore un peu souffrante de deux ou trois accès de fièvre qu'elle avait éprouvés depuis son départ de Vienne, s'était couchée en arrivant chez le consul, qui avait mis sa demeure tout entière à la disposition du prince héritier de Lucques et des deux princesses.

Les appartements donnés aux augustes voyageuses avaient été chauffés avec des braises; Mme la princesse de Lucques ne fut nullement incommodée par l'odeur du charbon, parce que, comme on allait et venait dans son appartement, les portes furent souvent ouvertes; mais malheureusement il n'en fut pas de même pour son auguste mère: elle ne se retira que tard d'après de sa précieuse fille, et pendant tout le temps qu'elle avait passé auprès d'elle, le calorifère était resté, avec son feu de charbon, dans la chambre qui lui était destinée. Elle se coucha sans faire attention à l'air étouffé de son appartement, et s'endormit bientôt. Mais, au bout de quelques heures, la princesse, se réveillant avec d'affreuses douleurs de tête et toutes les souffrances qui précèdent l'asphyxie, s'élança de son lit en criant: « Je me meurs, je me meurs! » et alla tomber à quelques pas, sans mouvement et sans connaissance. Le médecin que Mme la duchesse de Berry avait amené avec elle pour soigner sa bien-aimée fille, arriva au bout de quelques secondes, fit donner beaucoup d'eau à l'auguste malade, qui ne tarda pas à sortir de son état de léthargie et à reprendre connaissance. Le lendemain de cet accident, qui pouvait être si grave il ne restait plus que de la fatigue.

On écrit de Paris, le 28 décembre.
 Une scène de brigands.

On n'a pas oublié ces fameux malfaiteurs qui, en 1830, dévalèrent les bois de l'Arrière et alarmèrent et gravèrent sur la population. Voici un événement qui leur a fait perdre tout espoir de cette association criminelle ne fut pas sans conséquence.
 Le 15 au 16, une bande de malfaiteurs s'est présentée au château du Salin, commune de Camarade, canton du Mas-d'Azil, vers l'heure de minuit, et a comme les habitants de leur en ouvrir les portes.
 M. Darien, ministre protestant, après avoir parlé pendant quelque temps avec ces brigands pour les décider à se retirer, voyant que toute résistance était inutile, et qu'il commençait à enfoncer la porte principale à coups de hache, s'est décidé à ouvrir. Treize ou quatorze hommes de la troupe ont pénétré dans le château. Presque tous étaient déguisés en paysans; ils portaient de grossiers vêtements la grosse chemise de toile dite « d'Arrière », ancieux souliers de bois, et avaient enfoncé sur leur figure et jusque sur la bouche, en guise de masque, le long bonnet de laine dont sont munis les paysans de vos régions d'Arrière. Celui qui commandait la troupe était en habit de chambre, il était âgé de quarante ans environ; il s'exprimait très-bien en français, et s'adressa, pendant tout le cours de la scène qui va suivre, de se poser en *Fra Diavolo*, affectant des sentiments généreux et s'efforçant de calmer la violence de sa troupe et de rassurer les dames du château.

Dès leur entrée, ces malfaiteurs demandèrent une somme de 1,000 francs. M. Darien leur répondit que Mme Vergé, propriétaire du château, était absente, et qu'il n'avait pas cette somme. « Eh bien, dit-il, si vous n'avez pas le capitaine, je ne réponds plus de rien, je ne réponds plus de mes soldats. » Ceux-ci se livrèrent à des imprécations et à des menaces, et demandèrent à visiter et à fouiller les appartements et les meubles. M. Darien les conduisit dans la chambre de Mme Bernard, institutrice au château, qui s'était levée de son lit et s'était habillée à la hâte. Dans cette chambre se trouvait avec cette dame Mlle Adeline Vergé, jeune personne d'une admirable beauté, et Oscar Vergé, son frère aîné de treize ans.
 Les brigands exigèrent de Mme Bernard la somme de 1,000 fr.: même refus. Les brigands se précipitèrent sur elle, et lui firent les plus violentes menaces: l'un d'eux leva le hache sur Mme Bernard; un autre saisit vivement le bras d'Oscar par le bras, et le voyant hacher sur lui: « De l'argent! » s'écria-t-il, effrayé, poussa des cris plaintifs: « Monsieur le brigand, dit-il, nous n'avons pas d'argent, ne nous faites pas de mal! » Cependant, ces brigands n'exécutèrent pas leurs menaces; Mme Bernard leur fit l'ouverture des meubles, les brigands fouillèrent, à défaut d'argent, de linge et des bijoux, et la somme qu'elle avait sur elle, s'élevait seulement à 15 ou 20 fr. Ils prirent cette somme, puis ils se dirigèrent vers la chambre d'Oscar et de Mlle Vergé. Ils demandèrent qu'on leur servît manger: on les engagea à se rendre à la cuisine du château. Ils descendirent dans la cuisine, on leur donna du pain et du vin, qu'ils mangèrent et boivent avec avidité. Après le repas, les habitants craignaient de nouvelles violences de leur part; mais ils se contentèrent de dépanner tous les pains qu'ils avaient réservés. Il y en avait treize ou quatorze. Chaque brigand prit de sa poche deux ou des pains placés sur la table, et après s'être répandus dans les corridors de l'habitation, ils prirent tout à coup la fuite. Le chef seul, dans tout le cours de ses recherches, avait constamment tenu son pistolet pointé sur le côté de ses malfaiteurs et rassurer les

habitants. Il sembla surtout protéger Mlle Adeline Vergé, et, se tenant sans cesse auprès d'elle, il lui répétait d'un ton caressant: « Ne vous effrayez pas, mademoiselle, il ne vous sera fait aucun mal! » En effet, cette demoiselle a été à l'abri de toute menace. Ce chef, au moment de la retraite de ses complices, rentra seul dans la cuisine, et s'adressant aux domestiques du château: « Braves gens, leur dit-il, j'ai répêché que mes soldats ne vous avaient peut-être pas laissés de pain pour déjeuner, et je reviens pour vous donner celui que j'emportais. » Il déposa son pain sur la table et s'empressa de suivre les fugitifs.
 Presque au même instant une troupe de quarante à cinquante paysans accoururent des hameaux voisins au secours du château. Un des domestiques de Mme Vergé, le nommé Miquel, était parvenu à tromper la vigilance des sentinelles laissées par les malfaiteurs à chaque porte du château, qui en quatre ou cinq issues débordées dans la campagne. Il s'était évadé, avait sonné l'alarme dans les villages voisins, dont les habitants en masse et armés venaient repousser cette attaque criminelle. Malheureusement on ne songea pas, dans ce moment de trouble, à poursuivre les brigands, dont quelques-uns auraient pu être arrêtés.

M. Darien, procureur d'office de Pamiers, informé de cet événement, s'est transporté immédiatement au Mas-d'Azil, chef-lieu du canton. Dès son arrivée dans cette ville, il s'est rendu au château du Salin, situé à deux lieues de distance, escorté par la brigade de gendarmerie commandée par M. le lieutenant de cette arme, et accompagné de M. Ladevèze, premier suppléant du juge de paix.
 Quoique le trajet, au retour de ce magistrat du château du Salin au Mas-d'Azil, se soit effectué pendant la nuit, l'autorité judiciaire n'a été l'objet d'aucune démonstration hostile de la part de cette association de malfaiteurs. On craignait que, dans ce pays de montagnes boisées, où les chemins difficiles sont tracés dans de profonds ravins, ces malfaiteurs ne profitaient de l'obscurité de la nuit pour intimider et attaquer peut-être ceux qui venaient pour protéger l'associé et réprimer les coupables.

La fermeté du jeune magistrat a produit ses fruits. Dès le lendemain la sécurité et la confiance, si longtemps égarées dans cette contrée, ont été rétablies dans l'esprit de la population. Des relations sont venues bientôt mettre la justice sur la trace des auteurs du crime. Un détachement de troupes de ligne est arrivé de Foix pour appuyer la gendarmerie, et, avant le départ du magistrat, huit mandats d'arrêt ont été décernés contre les auteurs présumés de ce crime. Sept de ces malfaiteurs ont été mis en état d'arrestation et conduits dans la maison d'arrêt de Pamiers.
 On n'a pas encore découvert le chef de la bande, qui était probablement étranger au pays, puisqu'il n'a pas craint de se présenter le visage découvert.

Théâtre-Royal-Français.
 Lundi 5 janvier 1846. (Représentation n.° 96).
 LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LA REPRISE DES DEUX PREMIERS ACTES DE
LE SERMENT OU LES FAUX MONNAYERS,
 grand opéra, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.
Jeanne et Jeanneton,
 vaudeville en deux actes, par M. Bayard.

CRÈME VERGE FINITIVE AU CAMPHRE,
 d'après le système RASPAIL,
 préparée par Ed. Pinaud, Parfumeur, 230, rue St-Martin, à Paris.
 Cette Crème s'emploie comme les autres cosmétiques de même nature; elle est souveraine contre les boutons, les irrptions de sang; les dartres, les engelures, et les affections de la peau; le Camphre en fait une mixture rafraichissante et sanitaire; l'efficacité de cette Crème et son influence, extrême sur tout le système cutané, sont désormais péremptoirement établies, employée régulièrement elle rend le teint blanc, doux et soyeux.
 Seul dépôt pour toute la Hollande chez M. RENSBURG, coiffeur, Korte Houtstraat, N.° 25, à La Haye.

Correspondance Musicale.
 Prinsstraat, 374, à LA HAYE.

L'AMATEUR,
 PUBLICATION MUSICALE PARAISSANT LE TRENTE DE CHAQUE MOIS et composée de:
 1.° Deux romances, grand format,
 2.° Une cavatine de 4 à 6 pages,
 ou quelque pièce pour Piano seul.
Prix 35 cents.
 Le numéro de 30 décembre a donné:
 1.° *Reviens, Keviens*, paroles de Th. Gauthier, romance de F. DAVID.
 2.° *Une Fille d'Eve*, paroles de Marc Constantin, MASINI.
 3.° *Les adieux d'Amy-Dalme*, HALÉVY.
 4.° *Ange et Mortel*, paroles de Marc Constantin, Nocturne de A. B. THOMAS.
 Le numéro de janvier contiendra:
 1.° *La Dame Invisible*, romance-scène de MEYERBEER.
 2.° *La Meunière de Marly*, romance de MASINI.
 3.° *Fantasia nouvelle pour Piano*, musique de LISZT.
 ON S'ABONNE
 chez M. les directeurs de postes et chez les principaux libraires du Royaume.

LA PARTIE DES DENTES RÉPARÉE.
 SANS EMPLOI DE FIL D'ARCHAL OU DE MOYEN DE SUTURE.
DENTS DÉCHAUSSÉES AFFERMIES ET PLOMBAGE DES DENTS CARIÉES,
 à l'aide du ciment marmoratum.
 H. Joseph Mes, Dentiste examiné par la Faculté, continue avec succès l'application de son nouveau système, pour la pose de dents artificielles et minérales, d'une matière incorruptible, ayant leur émail naturel et répondant à toutes les exigences de la mastication et de la parole. C'est un résultat incontestable que la perte des dents défigure les plus beaux visages, que la prononciation est rendue impossible, que la digestion incomplète, résultant de ce défaut, agit si déplorablement sur l'action importante d'une bonne digestion. Une expérience de plusieurs années et de nombreuses leçons suivies avec persévérance auprès des meilleurs mécaniciens de Londres, ont mis M. Joseph Mes en état de poser suivant son système les dents artificielles et minérales de manière à satisfaire toutes les exigences, ainsi que le prouvent les certificats les plus authentiques. Dans les mille et mille circonstances qui se sont présentées pour faire l'application de son procédé, jamais il n'a manqué une seule de ses opérations, soit dans la pose des dents, soit dans le

MM. F. GARDIEN et Cie,
 Fumistes et fabricants de Calorifères de tout genre,
 DEPUIS LA FORME LA PLUS SIMPLE JUSQU'À LA PLUS COMPLIÉE.
 Ces Calorifères, à courant d'air chaud et destinés au nouveau système économique de chauffage, si connu en France, sont d'une grande utilité sous plusieurs rapports dans les grands établissements, comme salles de café, bureaux, serres, orangeries, séchoirs, théâtres, etc., et principalement pour les magasins, où un courant d'air chaud est si nécessaire pour la conservation des marchandises. En allumant seulement une heure par jour les petits fourneaux qui sont invisibles dans les magasins, et avec une très-modique dépense de combustible, on chauffe suffisamment les magasins et on préserve les marchandises de l'humidité qui les altère. Ce petit appareil de chauffage, applicable à toutes les localités, n'occasionne ni dégradation ni dérangement et la pose s'en fait à peu de frais.
 Le sieur Gardien se charge en outre de corriger toutes les cheminées défectueuses, et même celles qui auraient été abandonnées par d'autres fumistes. Il garantit tous les ouvrages qu'il entreprend.
 Les personnes qui désirent prendre connaissance de ce nouveau procédé de chauffage, peuvent apprécier les résultats de ce système, en prenant la peine d'aller examiner chez M. Dugué, propriétaire du Café Boulevard, où le sieur Gardien a placé un petit Calorifère qui chauffe la grande salle du Café. S'adresser à M. Gardien, fumiste, au Café Boulevard, à La Haye.

Cours des Fonds Publics.
 Bourse d'Amsterdam, le 31 Décembre.

	1845	1846	1847
Dette active.	21	61 1/2	61 1/2
Dito dito.	3	74 1/2	74 1/2
Dito en liquidation.	3	74 1/2	74 1/2
Dito dito.	4	96	96
Dito des Indes.	4	96	96
Syndicat.	4	96	96
Pays-Bas.	3 1/2	164 1/2	164 1/2
Dito.	3 1/2	164 1/2	164 1/2
Société de Commerce.	4	164 1/2	164 1/2
Act. du lac de Harlem.	5	164 1/2	164 1/2
Chemin de fer du Rhin.	4 1/2	164 1/2	164 1/2
Act. du Chemin de fer Holland.	4 1/2	164 1/2	164 1/2
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816.	5	108 1/2	108 1/2
Dito dito. 1828 & 1829.	5	108 1/2	108 1/2
Inscript. au Grand Livre.	6	108 1/2	108 1/2
Certificats au dito.	6	108 1/2	108 1/2
Dito inscriptions 1831 & 1832.	6	108 1/2	108 1/2
Emprunt de 1840.	6	108 1/2	108 1/2
Id. chez Stieglitz et Comp.	6	108 1/2	108 1/2
Passive.	5	108 1/2	108 1/2
Dette différée à Paris.	5	108 1/2	108 1/2
Deferred.	5	108 1/2	108 1/2
Espagne.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Dito.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Coupons Ardoins.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Autriche.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Dito métalliques.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Dito dito.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
France.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Pologne.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Actions 1836.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Brésil.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Id. id. 1843.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Portugal.	3 1/2	108 1/2	108 1/2
Obligations à Londres.	3 1/2	108 1/2	108 1/2

CHEMINS DE FER HOLLANDAIS ET BELGES.
 Heures de départ et d'arrivée de La Haye à Arnhem par Amsterdam et Utrecht.

Départ de LA HAYE	Arrivée à AMSTERDAM	Départ d'AMSTERDAM	Arrivée à ARNHEM
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
8 15	9 47	10 17	7 45
12 45	2 3	2 30	11 55
4 15	5 48	5 48	12 27
7 15	8 48	8 48	12 57

Heures de départ et d'arrivée d'Arnhem à La Haye par Utrecht et Amsterdam.

Départ d'ARNHEM	Départ d'UTRECHT	Arrivée à AMSTERDAM	Départ d'AMSTERDAM	Départ de LA HAYE	Arrivée à ARNHEM
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
7 10	8 50	10 00	8 30	9 05	10 15
11 30	1 10	2 20	1 00	1 30	2 40
3 35	1 15	6 25	4 30	5 15	6 25
			7 30	8 5	9 15

LA HAYE, chez Léopold Loebenbergh, Lagé Directeur.

plombage des dents cariées à l'aide du ciment marmoratum, dont il est propriétaire et inventeur. Ce ciment est appliqué sans causer la moindre douleur, sans faire éprouver la moindre chaleur, la moindre pression dans la bouche, et il rend les dents cariées aussi saines, aussi solides qu'elles l'ont été auparavant.
 L'emploi de son Elixir Odontalgique qui calme en un instant la douleur de dent la plus aiguë, rend inutile la pénible opération d'arracher les dents.
 M. Joseph Mes contracte des abonnements avec des familles, qu'avec chaque personne qui voudra l'honneur de sa confiance. Ses honoraires sont fixés avec une grande modération.
 On est prié d'affranchir les lettres. Adresse: Nieuwe Markt n.° 17, à La Haye.

JOURNAL DE LA HAYE

DU DIMANCHE.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, LITTÉRATURE ET MODES.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES.

Le relief de l'exposition de Bruxelles a été dans les paysages, dans les marines, et, comme de raison, dans le genre. Quant aux portraits, on ne saurait dire à quel point cette partie de l'art est en Belgique tombée en enfance. Si Rubens, Van Dyck, Rembrandt et Van der Helst ne peuplaient pas de leurs toiles les musées de ce pays et les cabinets des amateurs, nous serions tenté de croire que les habitants de la Belgique n'ont jamais vu l'image de l'homme reproduite par le pinceau. Tels que leurs voisins de l'école de Dusseldorf, les artistes belges font consister la magie du portrait contemporain dans une cravate de satin noir, dans une *berthe* de dentelle, soutenant une figure à peu près d'ensemble, le tout broché sur un fond de plomb grisâtre ou de fer-blanc lumineux. Leurs meilleurs peintres n'échappent pas eux-mêmes à cette banalité du portrait. Personne ne paraît se douter qu'il est possible de faire dans ce genre de l'art une œuvre originale, poétique, recherchée à la vérité, mais qui ne sacrifie pas au prestige de la nouveauté. Il faut rendre toute justice à l'Angleterre qui, seule au milieu de l'Europe artistique, a déploré le marâtre envers le portrait, elle a toujours produit des maîtres qui en ont, au contraire, perpétué la poésie et enrichi véritablement le domaine.

Mais revenons aux artistes belges; peu de portraits exposés nous ont frappé. Citons pourtant ceux de M. Galois, un portrait d'homme par Mme O'Connell, qui nous a montré la palette de Mme Soyer, jeune artiste anglaise morte sur le seuil d'une brillante carrière, il y a deux ou trois ans. Nous ne pourrions pas citer les portraits exposés par Mme Calamatta et par M. Schagennix. Le premier a l'un et l'autre de doctrines à peu près semblables, et nous nous sommes nécessairement étonnés contre le même écueil. La seule différence qui existe entre eux, c'est que Mme Calamatta est plus vigoureux ou, si l'on veut, plus énergique, au début de sa carrière, et que M. Schagennix a tenu. N'applique-t-il pas enfin à des résultats plus viables les belles et nobles facultés qu'il a reçues de la nature?

M. E. Verboeckhoven est toujours le meilleur peintre d'animaux que la Belgique possède. Une exposition de Bruxelles serait incomplète sans tableaux de cet artiste. Ce que nous avons vu de lui justifie la haute réputation qui lui est acquise. Quant à M. Robbe, il est tombé cette fois dans le burlesque le plus complet. Dans le même genre on a distingué un tableau de M. Ch. T. Schagennix. Le *Laboureur au repos* est un homme arrêté près de sa charrue, qui est dételée; trois chevaux de trait magnifiques se reposent comme leur maître. Rien de plus simple assurément. Mais le calme est admirablement reproduit. L'auteur a su donner une expression au silence de la nature, et le mouvement, si nous osons parler ainsi, qui ressort de l'immobilité, est compris dans ce tableau avec une patience d'étude merveilleuse pour un débutant. Plus

les œuvres exigent d'observation de la vie réelle, plus l'âge comparativement jeune du peintre laisse deviner un bel avenir. C'est alors que la précocité du talent n'est pas un péril.

Les fleurs n'ont pas eu, cette année, parmi les tableaux de chevalet, cette suprématie à laquelle ont droit tout naturellement les produits d'horticulture dans un pays qui sait également bien cultiver et bien peindre. On est loin, à Bruxelles, de la poésie d'imitation à laquelle avait touché cependant Van Spaendonck, et que M. Saint-Jean atteint parfois en France. M. Saint-Jean a envoyé un *Vase de fleurs*, vis-à-vis duquel, en patriote dévoué, M. Robbe a soumis aux regards un tableau de *Fruits, fleurs et gibier*, qui ne supporte pas la comparaison avec trop de désavantage. — Quant à M. Jacobber, comparé à M. Saint-Jean, le seul point qu'ils aient de commun, c'est qu'ils appartiennent tous les deux à la France. M. Jacobber voit et copie littéralement la nature; M. Saint-Jean la sent et l'idéalise. Les fleurs et les fruits de M. Jacobber peuvent subir l'épreuve de la loupe. Ceux de M. Saint-Jean doivent être vus à l'effet. Nous déclarons avoir plus de sympathie pour le talent de ce dernier.

Toutefois, sans faire ici une remarque, c'est que ce genre de peinture n'a pas de nos jours une vogue proportionnée aux habitudes de bien-être et aux aspirations vers la vie confortable, qui sont la base des idées pratiques à Bruxelles comme ailleurs. La peinture d'intérieurs s'associe parfaitement aux besoins de la famille et aux goûts du ménage. Pourquoi le genre des fleurs ne serait-il pas plus recherché des peuples qui joignent l'amour de l'horticulture à la connaissance instinctive des beaux-arts? Cela tient probablement à ce que l'imitation poétique du plus innocent, du plus humble, quoique de plus charmant produit de la nature végétale, exige un concours de circonstances accessoires impossible à réaliser au milieu de l'existence particulière qui nous est faite par la civilisation actuelle. Lorsque les jardins disparaissent des cités, lorsque l'étude de la botanique est reléguée dans les écoles, lorsque la science de l'horticulture n'est plus que celle du jardinier-fleuriste, et que les hommes amoureux du culte des fleurs sont à peu près regardés comme des maniaques, on comprend que le genre de peinture qui correspond à des tendances de toutes parts radicalisées, soit lui-même fort peu en honneur et conséquemment très peu lucratif.

Avant de poser la plume, jetons un rapide coup-d'œil sur le petit nombre de productions sculpturales qui nous ont paru dignes de l'attention publique: le *Berceau primitif*, par M. A. Debay; *Scène de pêcheurs napolitains*, par M. Desbœufs; *Groupe funéraire*, par M. G. Geefs, et *Groupe d'enfants*, par M. Leclercq; tels sont les morceaux qui, selon nous, tiennent la tête de l'exposition. Nous ne parlerons pas du *Berceau primitif*, par M. Debay, parce qu'il a été vu et jugé à Paris au dernier salon; nous ne croyons pas non plus devoir nous arrêter sur le groupe de M. G. Geefs, dont le beau talent est connu et apprécié de tout le monde; mais nous consacrerons quelques-unes de nos dernières lignes à l'examen du groupe de M. Leclercq, qui a exposé en outre deux remarquables médailles. Ce groupe se compose de trois enfants nus soutenant la partie supérieure d'une vaste coupe. Traitée d'un ébauchoir large et moelleux, chaque figure a un

caractère qui lui est propre. Nous avons surtout admiré l'enfant aux cheveux crépus. Il nous a paru irréprochable. Nous espérons donc de l'exécution en marbre les plus favorables résultats. Citons, en terminant, la *Jeune Fille*, de M. Wichmann; la *Scène du déluge* et la *Jeune fille au papillon*, de M. Jaquet; le *Buste de Mme la baronne Dubois*, par M. de Cuyper; un médaillon, finement modelé, de M. J. Snoeck, et le *Prométhée* de M. Beuré, élève de M. Simonis, qui, malheureusement pour nous, n'a rien exposé, mais dont la manœuvre savante et délicate nous était déjà familière. O. Z.

QUI CONQUE suit attentivement les progrès de nos peintres et s'intéresse aux succès de notre école, doit éprouver une vive satisfaction, lorsqu'on vient à apprendre que leurs œuvres sont justement appréciées à l'étranger. Des renseignements certains, envoyés par une main amie, qui cette fois trahit le secret derrière lequel la modestie d'un artiste cherche à se cacher, nous parviennent à l'instant, et, à notre tour, nous sommes heureux de les publier.

Chacun se rappelle le beau tableau, *la Lecture du De Profundis*, envoyé à notre dernière exposition par M. Schmidt de Belft. Dans notre compte-rendu de cette exhibition des beaux-arts, nous avons payé un juste tribut d'éloges à cette œuvre si remarquable sous le rapport de la pensée, du dessin et de la couleur. En ceci nous n'avions fait qu'exprimer la pensée de tous les connaisseurs. Mais par un de ces caprices, par une de ces anomalies qui se rencontrent quelquefois dans le placement des objets d'art et qu'on ne saurait s'expliquer, cette belle composition de M. Schmidt n'avait rencontré que des amateurs, hésitant sans doute devant la sérieuse pensée du sujet traité dans ce tableau. C'est avec un vif sentiment de regret qu'on avait appris que l'artiste s'était décidé à envoyer cette toile à l'exposition de Cologne. Dès lors on dut penser que cette œuvre du pinceau, si honorable pour notre école, ne reviendrait plus ici, qu'elle serait perdue pour le pays.

Nous savions d'avance, et bien d'autres avec nous, quel accueil serait réservé en Allemagne à ce tableau de M. Schmidt. Il y a produit une vive sensation parmi les connaisseurs et parmi les artistes. La composition, la manière large du coloris, et l'expression, en ont été également loués, et l'on n'a pas hésité un seul instant à déclarer qu'il était le meilleur des tableaux exposés à Cologne. On se rappelle même le jugement qu'en a porté un journal artistique de Paris, *le Moniteur des Arts*, et que nous avons reproduit dans notre numéro du 23 novembre dernier; mais c'est à Cologne que l'admiration ne devait point rester stérile. Là, elle ne s'est point bornée à de simples éloges, et si ce tableau n'est pas sorti des salles de l'exposition de Cologne pour passer dans le cabinet d'un haut personnage de l'Allemagne, c'est à la supériorité même de l'ouvrage que la cause en est due. La commission de l'exposition (*Kunstverein*), surprise à la première vue du mérite de cette composition, s'est hâtée de l'acquérir pour la modique somme de deux mille florins des Pays-Bas, à laquelle la modestie de l'auteur l'avait taxée. Comme les œuvres du poète, les tableaux du peintre ont aussi leur destin, et le poète et le peintre ont cela de commun entre eux, que la gloire qui rejailit sur eux d'un succès obtenu a plus de valeur à leurs yeux que le prix dont on paie leurs œuvres. M. Schmidt doit être doublement satisfait, l'étranger s'est empressé de réaliser le premier succès que l'artiste avait obtenu chez nous. Notre pays a seul perdu, car il possède un beau tableau de moins.

M. Franz Schubert, maître de concerts et violoniste de la chapelle de S. M. le roi de Saxe, et son frère, M. Friedrich Schubert, premier violoncelliste de la chapelle royale de Dresde, pendant le court séjour qu'ils ont fait à La Haye, avaient eu l'honneur de se faire entendre le 18 décembre dernier, à la Cour, dans les salons de S. M. la Reine, et d'obtenir les plus honorables suffrages de la part de leur auguste auditoire.

Nous apprenons que ces deux éminents artistes ont reçu, il y a quelques jours, de la part du Roi deux magnifiques épingles,

enrichies de diamants, et qu'accompagnait une somme en argent, comme un généreux témoignage de la haute satisfaction de S. M.

Nous regrettons bien vivement, au nom de tous ceux qui savent apprécier le talent, que l'occasion n'ait point été offerte aux frères Schubert de se faire entendre en public, soit sur notre Théâtre-Royal, soit dans la salle des concerts de *Diligentia*. Ces deux artistes se trouvent en ce moment à Amsterdam, où leur beau talent ne manquera pas de produire une vive sensation dans le monde musical. Nous nous empressons, chaque fois que la nouvelle nous en parviendra, de signaler les succès qui les y attendent.

THÉÂTRE-ROYAL-FRANÇAIS.

DÉCIDÉMENT le nom de Mme Devries-Van Os mis sur l'affiche, que l'affiche soit bleue, jaune ou verte, est un talisman qui a le pouvoir de remplir les places et d'entasser dans un même espace le plus de curieux possible. Samedi dernier, au second début de cette jeune actrice dans le rôle d'Alice de *Robert*, l'affluence du public était considérable, et bon nombre de curieux ont dû se retirer, sans pouvoir parvenir à trouver place. Ce concours empressé s'explique facilement; on ne voit pas sans un vif intérêt surgir tout à coup sur la scène une jeune personne, douée d'heureuses dispositions, surtout quand on considère le point d'où elle est partie; même il peut être permis à quelques-uns de rêver un instant qu'une Rachel lyrique nous soit venue. On a pu croire que bon nombre de spectateurs pensaient ainsi à l'accueil qui a été fait, samedi dernier, à Mme Devries-Van Os; aux applaudissements qu'elle a obtenus; aux honneurs du rappel qui lui ont été décernés; mais celui qui sait que la précocité du talent est toujours un péril, mais le juge qui se met toujours en garde contre l'engouement passager ou l'admiration trop facile, mais enfin l'homme d'un goût sûr et éclairé, se serait-il montré aussi facilement satisfait, aurait-il accordé ces mêmes applaudissements, ce même excès d'honneur? Nous ne le pensons pas. Plus modéré, plus retenu dans son approbation, il n'aurait pas, pour quelques parcelles d'or qui brillaient de temps en temps à ses yeux, fait grâce si facilement du clinquant qui l'offusquait parfois; il aurait accueilli avec faveur quelques belles notes, pures et sonores, d'un puissant effet dans les sons aigus, mais il aurait observé en même temps l' inexpérience des effets de la scène, l'insuffisance et la monotonie du geste, la faiblesse du jeu de l'actrice; en un mot, il n'aurait pas pris pour une représentation théâtrale ce qui n'était que l'exercice en public d'une élève du Conservatoire de Paris. Voilà, ce nous semble, ce que nous aurions écrit, si les personnes de goût qui assistaient à cette représentation nous avaient dicté leur opinion.

Que Mme Devries-Van Os ne s'effarouche pas trop de ces premières paroles, elle ne les entendrait pas; elles ne paraissent pas à ses oreilles encore novices à la critique. Pour elle, elle ne se soucie pas de l'opinion du public dont l'admiration avait été par trop démonstrative, et qui a oublié que l'excès des applaudissements étiole souvent la précocité du talent en fleur. Mieux que ceux qui rappellent l'actrice, nous sommes l'ami de Mme Devries-Van Os; nous admirons en elle des qualités rares, précieuses même, qui, si elle en a le loisir et de bons conseils développeront un jour. Nous présentons même pour elle un bel avenir d'artiste, si les applaudissements distribués au théâtre ne la font pas dévier de la route que ses vrais amis veulent lui tracer.

A cette même représentation de *Robert* nous ne savons quelle fâcheuse influence eut sur son Renaut, Allard et même un peu sur Mme Hillen, mais nous n'avons pas reconnu les artistes dont nous aimons à applaudir le talent. Auraient-ils voulu faire comme le bonhomme qui s'endormait quelquefois?

En revanche nous avons de bien bonnes choses à dire de *Don Pasquale* et de *Charles VI*; nous y reviendrons bientôt, nous avons tant de plaisir à distribuer des éloges qu'il nous faut en donner.

Théâtre-Italien d'Amsterdam. — Après le brillant succès de *Norma* et celui non moins mérité du *Barbier de Séville*, Mme Rossi-Caccia ne devait pas s'arrêter là; n'avait-elle pas fait reprendre le chemin du Théâtre-Italien à ceux qui semblaient l'avoir oublié, et ne devait-elle pas avoir à cœur de se maintenir dans la faveur du public? On ne la conserve que par de nouveaux succès. La *Lucie*, cette délicieuse inspiration de la muse élégiaque, lui en a fourni l'occasion. Au premier acte, prodigée des plus brillantes vocalises et pleins de tendresse et d'amour; au second acte, triste, abattue, résignée et paisamment de terreur sous l'anathème de son amant; et au troisième acte, touchante, pathétique, déchirante d'expression dans les accès de sa folie, la Rossi-Caccia a été aux étoiles, comme disent les Italiens dans leur poétique langage. Applaudissements, bravos, transports d'enthousiasme, tout a été prodigué à cette actrice. A chacune des représentations de la

LES ÉCOLES DE PEINTURE HISTORIQUE EN ALLEMAGNE.

I. FREDERIC OVERBECK ET L'ÉCOLE NÉO-CATHOLIQUE.

L'ESPRIT de secte est tout puissant en Allemagne, où il exerce son influence souverainement malfaisante sur tous les arts. Dans ce pays, on ne jure pas plus haut que sur la parole du maître dont on suit la doctrine. Or, comme les systèmes réputés infallibles s'y succèdent rapidement les uns aux autres, et que les théories philosophiques changent à peu près tous les ans, la jeunesse allemande est en proie à un pédantisme aussi inconstant dans ses goûts qu'enthousiaste dans ses variations et intolérant dans ses dogmes. On change de pédantisme toutes les fois qu'on change d'enthousiasme, d'opinion ou de croyance. En un mot, le pédantisme est le péché original de l'Allemagne.

Ce n'est qu'en de là du Rhin qu'on voit des élèves de tout âge combattre, l'épée à la main et l'argument à la bouche, pour le système de Schelling ou celui de Hegel, pour la constitution d'Athènes ou celle de Venise, pour la manière des Trentistes ou celle des Cinquiescentistes.

L'Allemagne est la terre classique du professorat : les universités y occupent une place importante. Ces corporations savantes s'auto-gouvernent elles-mêmes, ont la plupart leurs revenus, leur juridiction, leur constitution, et jouissent d'une liberté qui supplée, jusqu'à un certain point, à la liberté de la presse et à la liberté de la tribune inconnues en Allemagne. Tous les hommes qui, par leurs écrits ou par leur enseignement ont pu avoir quelque influence sur les esprits, appartiennent directement ou indirectement aux universités. C'est précisément cette circonstance, trop peu remarquée, qui détermine la nature et la forme des ouvrages scientifiques et littéraires, en un mot, de tous les produits intellectuels que l'Allemagne fournit en si grand nombre, et c'est encore cette circonstance qui explique les qualités et les défauts.

Les livres ne sont presque jamais en Allemagne qu'un recueil de leçons ajoutées les unes aux autres, et formant un ensemble. Les chapitres sont des leçons, et l'ouvrage entier est une sorte de manuel universitaire. Or, des leçons ont pour but de donner des matériaux à des jeunes gens qui doivent ensuite les employer et en faire un édifice qui soit leur œuvre. La forme est donc plus ou moins négligée et sacrifiée au fond. De plus, l'auditoire est presque entièrement composé d'élèves qui se destinent eux-mêmes à enseigner un jour ce qu'ils apprennent aujourd'hui. Le professeur doit donc, comme un anatomiste, soulever plus ou moins l'enveloppe extérieure, afin de faire pénétrer jusqu'au fond le plus intime des objets, et de leur expliquer le jeu et le mécanisme. Il n'est donc pas étonnant que les ouvrages formés d'une suite de leçons ressemblent souvent à un squelette, où l'on peut compter, à la vérité, tous les os, et suivre de l'œil les différents systèmes qui composent l'organisme, mais où l'on ne peut dans aucun cas reconnaître cette vie qui donne le mouvement et la sensibilité qui est en eux.

On ne peut dire autant des œuvres d'art, qui, quoiqu'elles soient universitaires aussi fortement prononcées que les sciences, ne sont, pour ainsi parler, que des leçons transportées sur toile; et les artistes ne font que traduire en images les divers systèmes d'esthétique enseignés par les professeurs. Tous ces systèmes, plus ou moins idéalistes, ont une influence directe sur les arts; il est curieux de voir quelles conséquences les critiques en ont tirées. Les partisans du spiritualisme affectent de ne voir dans la peinture que des formes, et font très-bon marché de la couleur qu'ils considèrent comme un accessoire sans valeur de la peinture réaliste. En effet, la couleur frappe les yeux et réjouit; le dessin donne, au contraire, bien moins de plaisir à l'œil que de satisfaction à l'esprit; il y a dans les lignes quelque chose de mathématique et d'austère qui s'adresse à l'intelligence, et qui ne peut être apprécié que par elle; mais l'effet de la couleur se fait sentir tout entier à la surface; il agit complètement du dehors et des sens. La couleur leur donne l'animation extérieure à la peinture; le dessin leur donne, pour ainsi dire, la vie intérieure; il est singulier de voir en même temps ces deux qualités, qui sont en elles-mêmes opposées, et qui ne peuvent se passer l'une de l'autre. Quand on est dans la nécessité d'établir entre elles une division, on est conduit à dire que la couleur est une production sensible qu'on s'est créée un système fixe.

Les arts, et surtout ceux qu'on appelle plastiques, vivent par la pensée autant que par la matière. Dans la littérature, la forme n'est pas toujours tellement liée au fond, que l'une entraîne l'autre par nécessité; mais dans les arts plastiques, qui n'arrivent point directement à l'âme, s'ils n'ont l'abord frappé et charmé les sens, il est rare que la forme n'empêche de passer à l'esprit. Une œuvre peut facilement être par elle-même hautement intéressante, sans que la pensée qui l'a produite soit elle-même intéressante; mais une œuvre d'art qui n'est que de la matière, quoiqu'elle soit véritablement belle, ne peut pas être au fond intéressante. La poésie nous paraît absurde, lorsqu'elle brutalement à la forme et à l'écriture de la littérature; et d'autres formes que celles de l'esprit lui-même; il faut donc qu'elle s'habitue à envisager la pensée face à face, et non point les formes littéraires qui n'existent que par la pensée, et ne sont, sans elle, que des moules creux. Mais si le but des arts plastiques est le même que celui de la littérature, les moyens

en sont bien différents; au rebours de celle-ci c'est dans les formes matérielles qu'ils doivent prendre leur force, c'est de l'étude de la nature extérieure qu'ils doivent s'élever à l'idéal. L'analyse sincère des grands maîtres conduit directement à cette conséquence, si méconnue en Allemagne. Dans ce pays, on pousse la peinture; ainsi que tous les autres arts, à l'idéalisme, qu'on exagère aux dépens des conditions matérielles de l'art; on comble d'éloges les œuvres des artistes qui se préoccupent plus du destin de la couleur, ou de ceux qui ont plus à cœur la pensée que l'exécution. Ces ouvrages, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite, ne saisissent pas le regard, ne produisent pas une impression vive sur le spectateur; il sont généralement d'un calme et, pour ne rien dire de plus, d'une sobriété dont on a grand-peine à se contenter. On y reconnaît de l'étude, du soin et du talent; mais on y chercherait vainement un peu de cette inspiration qui fait les artistes, un peu de ce feu que l'étude ne donne ni ne remplace, cet esprit primé-sautier qui distingue les maîtres des manœuvres, et qui se remarque si souvent, même à défaut de science, chez un grand nombre de peintres français. Quelques toiles dues à cette peinture systématique ont des qualités réelles; mais ces qualités sont si bornées, si élémentaires, que les hommes de l'art peuvent seuls en apprécier la valeur; il n'y a rien de ce qui captive les ignorants, qui vous enlève par le mouvement de la composition, par la vérité de la couleur.

Où les peintres allemands auraient-ils trouvé le secret de se faire admirer? Ils ne pouvaient puiser aucune inspiration dans l'époque contemporaine tout occupée de sciences spéculatives; ils n'y ont pas même rencontré une école de peinture qui put leur transmettre son style, ses procédés et sa manière. Mais à défaut d'écoles de peinture, ils ont trouvé des écoles de philosophie, de poésie et d'histoire, écloses au sein des universités; et c'est à ces écoles que les artistes ont demandé conseil; et que la nouvelle école de peinture allemande a dû sa naissance. On appelle cette école l'école romantique, parce qu'elle accepta les traditions de l'art chrétien du moyen-âge, en opposition à l'école classique, qui avait pour modèles les œuvres de l'antiquité païenne.

Nous sommes loin de vouloir rejeter le blâme sur les artistes qui se sont efforcés de relever la peinture allemande tombée dans un état de décrépitude tellement désespéré qu'elle était menacée d'une ruine complète. Il y a une justice à rendre à Overbeck, à Cornelius, à Schadow; c'est que les premiers, ils ont cherché à ouvrir les voies de l'art chrétien restées closes depuis si longtemps, et à réhabiliter les monuments de l'art catholique si mal compris, si peu respectés. Volant, comme l'école classique, ils ont été chercher des exemples dans les écoles du passé; pour lutter avec eux, ils ont pris l'armure des vieux maîtres allemands. Ils ne se sont point bornés là; les vieux maîtres allemands leur ont servi pour appeler les anciens peintres italiens, les Raphaël, et comme ils ne trouvaient plus en Allemagne susceptible pour rallumer le flambeau de l'art chrétien, ils ont été chercher au delà des Alpes le feu qui manquait au foyer de la patrie germanique; et ils ont demandé aux lieux qui avaient vu naître le Pérugin et Raphaël, les Flamands, les Titien, les Murillo, les Murillo, ainsi en Italie, ils se sont adressés à Venise, à Rome, à Naples, à Florence, à Rome, à Venise, et ils n'ont pas dédaigné de frapper aux portes des petites villes et des couvents de l'Ombrie, où l'école mystique s'était constituée, jadis autour du tombeau de Saint-François d'Assise. Ces artistes ont restauré toutes les traditions de la peinture catholique; ils ont reproduit les œuvres des maîtres modernes, que David avait bannies pour attacher le regard au drapeau de Napoléon au siècle d'Auguste. Voilà pourquoi il nous semble que Cornelius, Overbeck et Schadow ont fait une tentative parfaitement saine, lorsqu'ils ont essayé de restaurer l'art dans le sentiment du moyen-âge et de la renaissance.

Mais, si les artistes allemands ont été critiques de l'Allemagne et de son art, ils ne l'ont pas été de l'étranger. Ils ne se sont point prononcés sur les principes qui devaient en découler. Schadow se prononçait pour l'adoption du beau, sous telle forme qu'il se montrât, en tant que cette adoption ne porterait pas atteinte au système primitif. Cornelius voulait que l'artiste n'empruntât rien à l'étranger, et qu'il se contentât de son art; il condamnait l'imitation, à moins qu'elle ne fût la reproduction de l'œuvre même de son maître. Overbeck, au contraire, voulait l'art tout entier.

Trois manières divisèrent donc des copies de la nouvelle école allemande à Rome, et les partis se dessèrent plus nettement quand un négligé vint prendre la direction de l'école de Munich, et que Schadow fut appelé à la direction de l'école de Düsseldorf. Depuis cette époque, l'école de Munich a toujours été essentiellement exotique, l'école de Düsseldorf essentiellement ecclésiastique. Overbeck a continué à Rome la tradition des maîtres italiens. Rasté l'ami de Cornelius et de Schadow, sans partager leurs idées; et sans se prononcer pour l'un ou pour l'autre parti, il ne les combat que par ses œuvres et ses discours, tout en s'attachant à l'architecture. Avant de l'apprécier, son école, nous consacrons quelques lignes à sa biographie.

(La suite prochainement.)